

C A H I E R
DRomans québécois Page D 3
Essais Page D 4
Le feuilleton Page D 5
Édgar Morin Page D 9
Littérature jeunesse Page D 10

L I V R E S

Robert Macaire avocat
HONORÉ DAUMIERLa
littérature
au banc
des
accusés

Poursuivis en justice pour tout et pour rien, les écrivains français ont-ils encore le droit de parler de la réalité?

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT DU DEVOIR
A PARIS

Rencontrant l'écrivaine américaine Joyce Carol Oates, un journaliste français eut récemment cet étrange commentaire: «*Vue de France, où les tribunaux semblent de plus en plus sourcilieux, votre licence romanesque paraît bien héroïque.*»

Joyce Carol Oates n'a pourtant ni bravé les milices du Hezbollah ni vaincu l'Annapurna. Cette vieille dame de 62 ans qui vit paisiblement à Princeton où elle enseigne la littérature a simplement écrit une biographie romancée de Marilyn Monroe.

Elle a fait ce qu'avaient fait longtemps avant elle Shakespeare avec *Richard III*, Flaubert avec *Madame Bovary* ou Truman Capote dans *De sang froid*. Elle a imaginé des situations et prêté un caractère, une vie intérieure et des mots à un personnage qui a véritablement existé.

Il ne fait aucun doute qu'en France Joyce Carol Oates aurait été poursuivie devant les tribunaux. L'éditeur aurait probablement dû supprimer certains passages litigieux, comme cette description d'une rencontre entre Marilyn et John Kennedy, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à ce que l'on sait des rencontres amoureuses du couple Clinton-Lewinsky.

Flaubert ne reconnaîtrait plus son pays depuis que la France est devenue le paradis des poursuites judiciaires contre les écrivains. Le phénomène s'abat sur des auteurs aussi connus que Marc Weitzmann, Michel Houellebecq ou Mathieu Lindon.

Il y a deux ans, Michel Houellebecq avait été pris à partie par les propriétaires d'un camping naturiste qui lui reprochaient de décrire l'endroit comme un lieu de débauche. Le camping n'a pu faire interdire *Les Particules élémentaires* mais a forcé Flammarion à modifier le nom du lieu et sa localisation.

En septembre, la Cour d'appel de Paris a confirmé la condamnation de Mathieu Lindon pour diffamation. Dans *Le Procès de Jean-Marie Le Pen* (POL), Lindon met en scène le procès fictif d'un militant tout aussi fictif du Front national, Jean-Marie Le Pen y est traité de «*chef d'une bande de*

Son roman parle d'amour. Il parle aussi d'horreur. L'horreur du génocide rwandais de 1994. L'horreur des viols, du sang qui coule à flots, de la haine, de la maladie, de la mort. Puis, sur fond de massacre, encore l'amour. L'amour et «*le dur désir de durer*» dont parle Paul Éluard et que Gil Courtemanche, dans son roman *Un dimanche à la piscine à Kigali*, publié chez Borel, cite abondamment.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Gil Courtemanche a beaucoup voyagé. Au Rwanda, au Liban, dans les pays ravagés par la guerre, la famine, la maladie. Et dans toutes ces régions, au milieu de l'horreur, et à côté de l'horreur obscène qui se déploie, le journaliste s'est émerveillé de rencontrer l'espoir, l'amour, la solidarité.

«*Parallèlement, en même temps, j'ai vu tant de débordements d'affection, de grandeur, d'héroïsme, chez les gens les plus ordinaires. C'est comme si l'humain était capable d'un espoir plus grand encore que l'horreur qu'il s'impose à lui-même*», dit Courtemanche, rencontré à Montréal, au café Romolo, rue Bernard.

Au Rwanda, où le temps de chacun est compté, la vie prend une autre dimension, une autre saveur. Au Rwanda, poursuit le journaliste, une femme peut concevoir douze enfants pour en garder sept. À trois ans, un enfant risque de voir sa sœur mourir de diarrhée, à six ans, un petit frère succomber à la malaria, à 15 ans, on perd son amouruse à cause de la dysenterie et, finalement, le grand-père meurt à 48 ans, au terme d'une espérance de vie réduite. Et cette vie, déjà fragile, est encore compromise par une tuerie, une guerre, un génocide. Pourquoi se protéger du sida quand on risque encore plus de mourir sous le coup d'une machette ennemie?

«*Ici, on meurt parce que c'est normal de mourir. Vivre longtemps ne l'est pas*», dit Cyprien, l'un des personnages d'*Un dimanche à la piscine à Kigali*. «*Vous discutez comme de grands savants de la vie et de la mort*», ajoute Cyprien en s'adressant à Bernard Valcourt, journaliste canadien, héros du roman. «*Nous, nous parlons comme des vivants et des mourants. Vous nous regardez comme des primitifs et des inconscients. Nous ne sommes que des vivants qui ont peu de moyens, autant pour vivre que pour mourir. Nous vivons et nous mourons seulement, comme des pauvres.*»

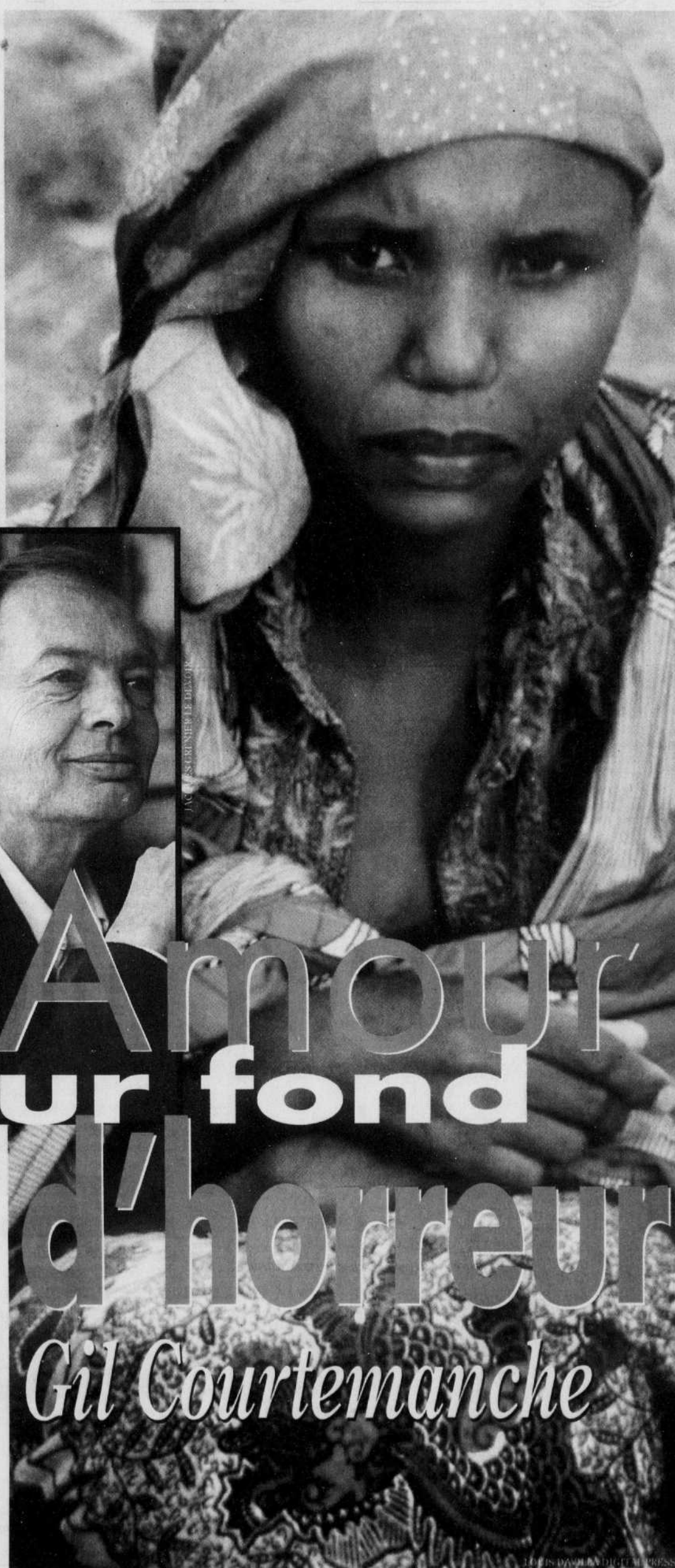
L'idée d'*Un dimanche à la piscine à Kigali* est venue à Gil Courtemanche après le génocide rwandais. Le journaliste souhaitait réaliser un film qui retracerait l'histoire de ses amis, rencontrés alors qu'il avait séjourné au Rwanda en 1992 pour tourner un reportage sur le sida, et disparus avec le génocide. «*Tranquillement, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas faire le film*, dit Courtemanche. *Tous mes amis étaient morts.*»

Ne lui restait plus que des souvenirs et quelques maisons vides. Et la forme du roman lui permettait de redonner un peu de vie aux gens qu'il avait côtoyés, ou de les accompagner dans la mort. «*Je ne les avais pas vus mourir. Je ne les ai pas vus avant de mourir. Cyprien, je ne sais pas comment il est mort. Alors, j'ai inventé une mort*», dit-il.

Et pourtant, Cyprien, cet Hutu modéré, ami de Tut-sis, atteint du sida, à l'insu de sa femme et de ses enfants, et qui ne s'interdit pas pour autant de baiser selon son bon plaisir, a vraiment existé. «*Mourir n'est pas un péché*», avait-il dit à Gil Courtemanche, qui ne sait toujours pas s'il est mort du sida ou s'il a été assassiné. Emerita, taxi-woman, morte d'une grenade lancée dans une douche, a elle aussi existé. Et la Marie, qui a enseigné à Gentille, elle-même amante de Valcourt dans le roman, est toujours bel et bien vivante dans le Rwanda d'aujourd'hui.

«*Les personnages ont tous existé, et dans presque tous les cas j'ai utilisé leur véritable nom*, écrit le romancier en préambule. *Le romancier leur a prêté une vie, des gestes et des paroles qui résument ou symbolisent ce que le journaliste a constaté en les fréquentant.*»

Mais son roman n'est pas que force et beauté. Corrosif, dénonciateur, *Un dimanche à la piscine à Kigali* évoque aussi l'impuissance et la complexité qui ont



VOIR PAGE D 2: LITTÉRATURE

VOIR PAGE D 5: AMOUR

Suzanne Joubert — Éloge de l'inactualité
Réflexions sur l'art et la peinture

Enfin, un livre qui n'est pas à la mode.

F

228 pages • 19,95 \$

FIDES

LIVRES LITTÉRATURE

Les romanciers devront-ils bientôt jouer à cache-cache?

SUITE DE LA PAGE D 1

teurs». Joignant l'insulte à la provocation, le tribunal a condamné Libération à 5000 \$ d'amende pour avoir publié une pétition soutenant Mathieu Lindon.

«Où cela s'arrêtera-t-il?», se demande l'écrivain Dominique Noguez. Il y a toujours eu des procès contre les écrivains, mais ils ont pris une ampleur sans commune mesure.

La France a une vieille tradition de censure de la presse. Qu'on se souvienne du général de Gaulle qui invoquait régulièrement «l'atteinte au chef de l'État». Mais les poursuites récentes sont d'une autre nature et visent la littérature.

Cet été, la famille Turquin a demandé la saisie du livre de Marc Weitzmann, *Mariage mixte* (Stock). Le roman s'inspirait librement du procès de Jean-Louis Turquin, un vétérinaire niçois condamné en 1997 à vingt ans de prison pour infanticide. Marc Weitzmann n'utilisait pourtant ces faits réels que pour réfléchir à son propre parcours.

L'écrivain a eu gain de cause mais le résultat est souvent le même. Il n'y a plus de romans traitant de l'actualité qui ne soient relus par une ribambelle d'avocats avant leur parution. La simple crainte de poursuites judiciaires suffit à reporter un lance-

ment ou faire sauter quelques passages.

Le nouveau p.-d.g. de Calmann-Lévy, Jean-Etienne Cohen-Séat, a ainsi décidé de retarder la parution d'*Ali le Magnifique*. Le livre de Paul Smail était inspiré par l'affaire Sid Ahmed Rezala, un jeune homme accusé de trois meurtres qui avait trouvé refuge au Portugal et s'est suicidé en prison.

Les romanciers devront-ils bientôt jouer à cache-cache, comme le biographe d'Alain Delon, Bernard Violet? Pour leurrer les avocats de la star, Flammarion a laissé croire qu'elle abandonnait le projet et fait signer à Violet un faux contrat pour un livre sur «les hommes de l'Elysée». La biographie de Delon fut préparée dans le plus grand secret et lancée en octobre à la surprise générale.

Sauf que le texte final semble avoir été quand même expurgé des révélations annoncées dans le synopsis. C'est donc, cette fois-ci, l'éditeur qui a utilisé les poursuites judiciaires et l'odeur de soufre qu'elles dégagent pour faire mousser un livre sans grandes nouveautés.

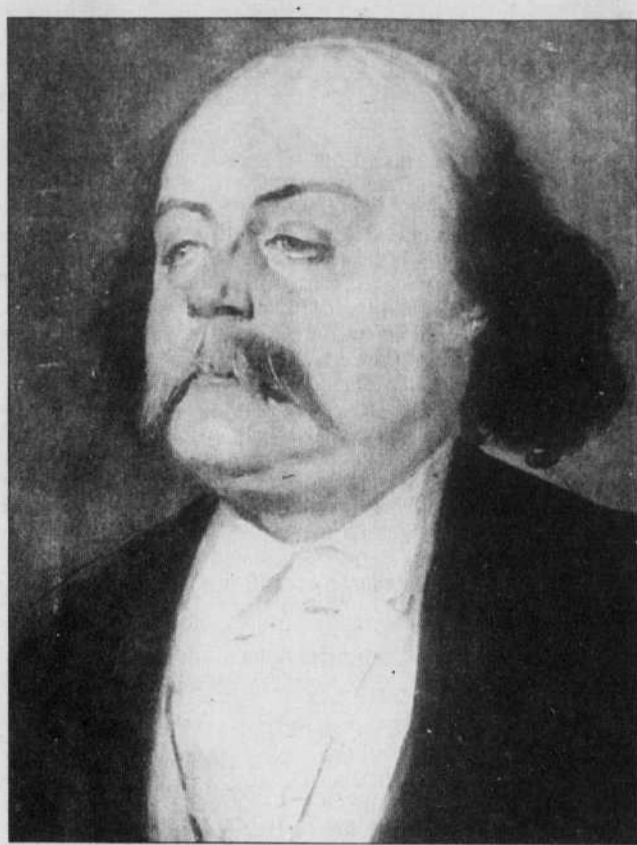
La guérilla judiciaire qui s'abat sur certains auteurs ne déplaît donc pas à tous les éditeurs. Frédéric Beigbeder a joué de la publicité qu'a provoquée son congédiement pour avoir versé un peu de vitriol sur le monde de la publicité où il œuvrait depuis dix ans (*99 francs*, Grasset).

Certaines décisions des tribunaux semblent par ailleurs fondées. Cet été, le tribunal de Caen a stoppé après le premier épisode la parution dans *Le Figaro* d'un feuilleton romancé de l'affaire Godard écrit par Françoise Chandernagor. Et pour cause: l'instruction de ce médecin soupçonné du meurtre de sa femme et disparu avec ses deux enfants n'était pas terminée.

Cela n'a pas empêché l'écrivain de lancer un cri d'alarme dans *Le Nouvel Observateur*. «Aujourd'hui, Flaubert serait condamné, écrivait-elle. Non parce que son roman porterait atteinte aux "bonnes mœurs" (le mot lui-même a disparu) mais pour avoir, dans un texte dont le héros et les circonstances sont "aisément identifiables", utilisé "pour le seul agrément des lecteurs" la vie de M. et Mme Delamare.»

Il faut dire que, lorsqu'ils ne font pas dans l'autofiction, les romans de la rentrée manifestent un regain d'intérêt pour le fait divers. Cet automne seulement, Emmanuel Loï s'est penché sur la vie d'un garçon de seize ans qui a abattu quatorze personnes (*La Vie périmée*, Editions 1), Maryse Condé est partie de l'histoire d'un bébé retrouvé la gorge tranchée sur un tas d'ordures (*Célanire cou coupé*, Laffont) et Frédéric Boyer s'est intéressé au trafic des filles de l'Est (*Une fée*, POL). Au début de l'année, Emmanuel Carrère avait consacré un livre à un faux médecin qui a tué sa famille de peur qu'elle ne découvre son imposture (*L'Adversaire*, POL).

Les éditeurs ont beau publier plus de livres inspirés de la réalité, «ils ont la trouille», dit Dominique Noguez. Pour l'écrivain, la recrue



Gustave Flaubert

ARCHIVES LE DEVOIR

descendance des poursuites judiciaires révèle une privatisation de l'espace public. «Il n'y a plus d'espace public mais une juxtaposition d'espaces privés.» Noguez cite les grandes entreprises qui refusent que leurs marques de commerce soient mentionnées. «Notre vie est de plus en plus écrasée par les marques. Elles sont présentes partout. Mais ces dernières ne veulent pas que l'on parle d'elles sans leur

autorisation.»

Ce phénomène ne touche pas que le roman. Une publicité montrant des volcans d'Auvergne a déjà été interdite sous prétexte que ces volcans étaient privés et qu'on n'avait pas le droit de les photographier. Lors de son ouverture, le musée Guggenheim de Bilbao interdisait aux journalistes de photographier la façade extérieure sans payer des droits aux

architectes. On privatisera bientôt le paysage! Aujourd'hui, le moindre passant qui retrouve sa binette dans un journal ou une séquence télévisée peut tenter des poursuites.

La chose frise le ridicule. Quarante-sept familles Leneuf ont récemment réclamé 10 000 \$ chacune de l'opérateur français 9 Télécom pour des publicités télévisées mettant en vedette un M. Leneuf inventé de toutes pièces. Heureusement, plus tôt, la justice avait débouté une famille Bidochon qui s'estimait lésée par la bande dessinée de Christian Binet, *Les Bidochon*.

Ces poursuites s'appuient sur un article du code Napoléon qui dit que «tout fait quelconque de l'homme, qui cause à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer». Selon Noguez, il serait temps de protéger la presse et les éditeurs de ces poursuites qui ne sont que des atteintes à la liberté d'expression.

En conclusion de son livre, Marc Weitzmann avait pressenti le danger. Il écrivait: «Comme toute rêverie, celle qui précède s'expose parfois au risque de la réalité — souvenirs de la vie du rêveur, mais aussi éléments échappés de la lecture des journaux et de certains faits divers parfois identifiables. [...] Les significations que l'on serait tenté d'accorder à ce livre, et en particulier les rapprochements avec certains événements ou êtres existant ou ayant existé, ne sauraient excéder le sens que l'on accorde au rêve.»

Il aurait pu aussi bien dire que le rôle du romancier consiste à travestir la réalité, voire à mentir pour mieux dire la vérité.

GILLES DUCEPPE

Question d'identité

Une autobiographie captivante. Pour la première fois, le chef du Bloc Québécois accepte de lever le voile sur ce qu'il appelle «le clan Duceppe». A travers ce récit, c'est tout un pan de l'histoire du Québec que nous pouvons découvrir et suivre.

GILLES DUCEPPE
Question d'identité

LANCÔT ÉDITEUR

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS HEBDOMADAIRE
selon les ventes de nos 24 succursales
Du 18 au 24 octobre 2000

1 CUISINE	Encore des pinardises ♥	1 Daniel Pinard	Boréal
2 HUMOUR	Les chrétienneries	3 P. Beausoleil	Intouchables
3 PRATIQUE	Le guide de l'auto 2001	3 Duval / Duquet	L'Homme
4 ROMAN	Douce mère	1 Danielle Steel	Pr. de la Cité
5 ROMAN	99 francs	5 F. Beigbeder	Grasset
6 JEUNESSE	Chansons drôles, chansons folles (Livre & DC) ♥	6 Henriette Major	Fides
7 ROMAN O.	Black - Les chaînes de Gorée	5 Paul Ohl	Libre Express.
8 PSYCHO.	La synergologie	23 Philippe Turchet	L'Homme
9 POLAR	L'envol des anges	1 M. Connelly	Seuil
10 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	86 Dalal-Lama	R. Laffont
11 PSYCHO.	La séduction : vérités et mensonges	6 Richard Fleet	Libre Express.
12 CUISINE	Les sélections du sommelier 2001	5 François Chartier	Stanké
13 PSYCHO.	Les manipulateurs et l'amour	4 I. Nazare-Aga	L'Homme
14 B.D.	Achille Talon n° 44 - Tout va bien!	3 Widenlocher/Brett	Dargaud
15 ESSAI	l'état du monde 2001	1 Collectif	Boréal
16 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	310 Daniel Pinard	Boréal
17 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	59 Henriette Major	Fides
18 PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	10 Lise Bourbeau	E.T.C.
19 ROMAN	Métaphysique des tubes	7 A. Nothomb	Albin Michel
20 ROMAN O.	Pauline Pinchaud, servante	7 Denis Monette	Logiques
21 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	156 I. Nazare-Aga	L'Homme
22 JEUNESSE	Vieux Thomas et la petite fée ♥	3 Demers/ Poulin	Dominique & cie
23 ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	23 Amin Maalouf	Grasset
24 ROMAN	La conversation amoureuse ♥	5 Alice Ferney	Actes Sud
25 CUISINE	Sushis faciles	21 Collectif	Marabout
26 ROMAN	Fille du destin ♥	21 Isabel Allende	Grasset
27 PSYCHO.	À chacun sa mission	48 Monbourquette	Novallis
28 POLAR	Le concile de pierre	3 Jean-C. Grangé	Albin Michel
29 BIOGRAPH.	Trudeau le québécois	3 Michel Vastel	L'Homme
30 HUMOUR	Mots de tête, tome 2	6 Pierre Légaré	Stanké
31 BIOGRAPH.	Un rêve pour la vie	159 M. Arseneault	Libre Express.
32 BIOGRAPH.	Françoise Faucher	2 VilleneuveFaucher	Gc-Amérique
33 JEUNESSE	Avec des yeux d'enfant ♥	8 Henriette Major	l'Hexagone
34 ROMAN	Véronika décide de mourir	29 Paulo Coelho	Anne Carrière
35 ROMAN	Et si c'était vrai...	40 Marc Lévy	R. Laffont
36 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	31 Joseph Cohen	Könemann
37 BIOGRAPH.	The Beatles : Anthology	3 The Beatles	Seuil
38 HUMOUR	Penser, c'est mourir un peu	6 G. Taschereau	Intouchables
39 ROMAN	Soie ♥	196 A. Baricco	Albin Michel
40 POLAR	Prisonniers du temps	20 M. Crichton	R. Laffont

Livres -format poche

1 B.D.	DragonBall n° 44 - La victoire	1 Akira Toriyama	Glénat
2 JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3	45 J.-K. Rowling	Folio Junior
3 ROMAN	Geisha ♥	24 Arthur Golden	Livre de poche
4 ROMAN	Aux fruits de la passion	2 Daniel Pennac	Folio
5 SPIRITU.	Conversations avec Dieu, tome 1 ♥	17 Neale D. Welch	J'ai lu

♥ : Coup de cœur RB ; 1ère semaine sur notre liste N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

RÉCOLTE

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

D'AUTOMNE

Claire Lévesque
MAL DE MÈRE
ROMAN
ÉDITIONS DES PLAINES

MAL DE MÈRE
CLAIRE LÉVESQUE
14,95 \$

Emma a deux enfants mais ne peut se résoudre à partager son amour, elle n'en aimera qu'un. Voici l'histoire d'un amour exclusif, d'un amour désorant, d'un amour carnal, d'une mère pour son enfant.

Reçu parrainé des auteurs québécois et français

CHRISTIANE DUCHESNE

Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec et Prix France-Québec Philippe-Rossillon

L'HOMME DES SILENCES

Roman, 128 pages • 17,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lit
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

La politique mérite bien quelques rires

MATAMORE PREMIER

André Brochu
XYZ, collection «Étoiles variables»
Montréal, 2000, 198 pages

«**L**a politique est un roman. Il suffit, pour s'en convaincre, de mettre bout à bout les petits et hauts faits que colportent les journaux», écrit André Brochu au début de la «préface express» de *Matamore premier* pour donner le ton, qui sera celui d'un «roman-farce». Cela me disait quelque chose, la première phrase surtout, qui avait des airs de déjà-lu. Et pour cause: dans *Adéodat 1*, le premier roman de Brochu (1973, aux éditions du Jour), une fiction autobiographique truffée de références livresques et de «petits signaux personnels», le narrateur, qui s'amuse tellement bien à ressembler à son auteur qu'on ne savait plus très bien si, comme l'a dit le poète, «je» est véritablement un autre, espérait de quelque façon empoisonner l'esprit de son lecteur, «lui mettre dans la tête qu'il est con, que le système est dégueulasse, que les rouges ne sont pas les bleus, que la politique est un roman et que le Québec est mort avec le Vieux». Et il n'était pas loin d'y réussir.



Robert Chartrand

avec en prime, qui sait? l'assurance qu'ils existent. Mais il faut pour cela que Christian se fasse élire une troisième fois, ce qu'il va réussir avec une majorité écrasante. Il n'y est pour rien, bien entendu. C'est à Yvette (l), sa femme, cette solide fille de plombier, qu'il doit sa victoire. C'est d'ailleurs elle qui, depuis le début, «par l'intermédiaire de son homme de barre», gouverne «le Canada comme elle avait gouverné sa petite maison de jeune mariée, au linoléum luisant, aux carreaux toujours propres où s'invitait le soleil effronté». Christian, qui a été un fils à sa maman, se laisse mener par son épouse: c'est sa façon à lui d'être un homme à femmes.

La politique, hélas, est un mauvais roman qui peut tourner à la farce pas très propre. Partout, ce sont des jaloux, des mesquins, des ambitieux qui veulent accaparer le pouvoir. On veut donc se débarrasser de Christian, pourtant fraîchement ré-élu. Qui complotte contre lui? Serait-ce Lucien Boucher, premier ministre du Québec, accablé par la morosité où est plongée sa province? A moins que la menace ne vienne de tout près, par exemple du ministre Martin Saint-Paul, le ministre des Finances et bras droit de Christian?

Les hommes politiques, qui font chacun leur petit numéro dans *Matamore premier*, sont de grands enfants que viennent hanter les fantômes de leurs pères, spirituels ou autres. «*Cellophane*» Dion reçoit la visite de son père Léon; Lucien Boucher revoit René Lévesque qui, même mort, n'a pas cessé de fumer; Christian, lui, est relancé par son mentor, «*Pierre-Lidiot*», qui à 80 ans est toujours amateur de piroquettes et ne s'est pas départi de sa haine cédipienne des Québécois francophones... Le narrateur en vient à se demander si les dirigeants de ce pays invraisemblable ne sont pas, d'une génération à l'autre, les «protagonistes d'une tragédie insondable et répétitive comme celle qui régit les vies humaines depuis les profondeurs du temps et de la matière».

Car la farce, peu à peu, perd de son allant alors que le narrateur de *Matamore premier* se fait moins facétieux et cède sa plume au nationaliste et au citoyen inquiet de l'état du monde actuel. Le premier ministre Christian, lui, se met malheureusement à réfléchir à sa propre absence au monde jusqu'à se poser la grande question, qui n'a rien de référendaire: «*Qui suis-je?*» Et se succèdent des piques, comme celle, assez appuyée, à l'endroit des journalistes «*Lysiane Dubuc*» et «*Alain-Carl Gagnon*», un «*brave couple d'anciens extrémistes*» qui se rejoignent des déboires des nationalistes québécois dans *La Presse*, devenue «*le véhicule idéologique des intérêts du grand capitalisme québécois*», contre la soupe insipide du multiculturalisme canadien, ou la télé et «*sa ration incroyable de publicités*», ou encore l'immigration massive qui viserait à noyer le nationalisme québécois. Ce sont là des parti pris d'auteur dont on pensera ce qu'on voudra. Chose certaine: ils n'ont rien de farcesques.

Heureusement, le roman finira par retrouver son ton du début à l'occasion d'autres élections, québécoises cette fois, où paraît enfin celui qu'on n'attendait plus: *Matamore premier*...

robert.chartrand5@sympatico.ca

À L'ESSENTIEL

Pour Montfort

À LA DÉFENSE DE MONTFORT

Roger Bernard
Le Nordir
Ottawa, 2000, 64 pages



REUTERS

Le premier ministre ontarien, Mike Harris

Sociologue lucide, expert en francophonie canadienne et militant dévoué à la cause franco-ontarienne, Roger Bernard est décédé prématurément en juillet 2000, laissant ainsi sa communauté en deuil. Petit livre-testament, *À la défense de Montfort* s'ouvre sur un émouvant tombeau de Roger Bernard signé Robert Yergeau qui évoque «la solitude de l'intellectuel de fond en Ontario français, dont les recherches et les travaux ne participent pas de la culture dominante, ne sont pas de facto pris en charge par une culture forte».

«Un des bâtisseurs intellectuels de l'Ontario français moderne», Roger Bernard n'allait pas assister, à partir de 1997, au démantèlement de l'hôpital Montfort en spectateur blasé pour qui «l'assimilation, c'est une réalité de la vie» (selon la touchante formule de Jean Chrétien). En juillet 1998, il présentait devant la Cour divisionnaire de l'Ontario des arguments visant à la convaincre de renverser la décision de la Commission de restructuration des services de santé, qui préconisait des fusions d'établissements préjudiciables au caractère francophone de Montfort.

Breve mais forte, l'intervention de Bernard devant le tribunal insiste sur le fait que la vitalité, voire la survie d'une communauté linguistique ne saurait être assurée sans l'existence d'un réseau d'institutions structurantes qui lui appartiennent en propre: «La complexité institutionnelle de la communauté franco-ontarienne se reconnaît donc plus à la variété des secteurs d'activité offerts en français qu'au nombre, même si le nombre d'activités n'est pas négligeable. [...] Une communauté dynamique dispose d'une bonne vitalité si c'est une communauté où "on peut naître, vivre et mourir"».

Sinon, c'est le bilinguisme diglossique qui s'impose: le locuteur minoritaire ne parle plus sa langue que dans des situations privées et adopte la langue majoritaire en toute autre circonstance. Mike Harris, ses conseillers et des fédéraux qui parlent pourtant fort s'en lavent les mains, se livrant par là à un attentat contre

bien dans la sphère privée de la vie personnelle que dans la sphère publique de la vie courante, limitant la maîtrise de la langue maternelle, ébranlant le sentiment d'appartenance à la communauté franco-ontarienne et menaçant l'identité culturelle française, aussi bien [sur le] plan personnel [que sur le] plan communautaire.»

Que des citoyens du «meilleur pays du monde» en soient réduits à devoir lutter contre un tel sort devant des tribunaux est à proprement parler désolant. Une certaine idée du Canada est-elle en train de s'éteindre à Montfort, même aux yeux de ses plus fidèles défenseurs?

«Quand une communauté disparaît, il est trop tard pour parler de dignité», écrivait Roger Bernard. Il aurait pu ajouter que lorsque c'est par pure mesquinerie qu'une telle catastrophe se produit, des coupables existent qui ne méritent que notre profond mépris. Montfort doit survivre. Que ses ennemis mordent la poussière!
Louis Cornélius

Les Éditions du Boréal félicitent les finalistes aux Prix littéraires du Gouverneur général

CHRISTIANE DUCHESNE

Romans et nouvelles

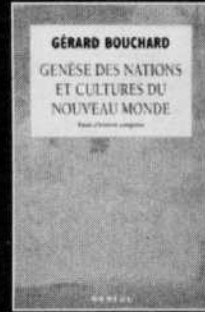
L'Homme des silences



GÉRARD BOUCHARD

Études et essais

Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde



YVES LAVERTU

Études et essais

Jean-Charles Harvey
Le Combattant



Boréal
Qui m'aime me lit

Prix Alain-Grandbois 2000



Normand de Bellefeuille



Québec Amérique offre ses plus vives félicitations à son éditeur Normand de Bellefeuille qui vient de remporter le **Prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec** pour *La Marche de l'aveugle sans son chien*, premier titre de sa nouvelle collection «Mains libres». M. de Bellefeuille qui a récemment remporté le second **Prix Radio-Canada de la poésie**, est aussi finaliste au **Prix du Gouverneur général pour l'année 2000**.

Laisse-moi te parler du cœur le cœur n'est pas ce que tu crois qu'une croix au milieu des fleurs deux fleurs, tristes poumons étroits

Car ce cœur-là dont je te cause l'oiseau, la caille, le petit rat mourant, touche-le si tu oses ce cœur, parole, te répondra

(extrait de *La Marche de l'aveugle sans son chien*)

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



Étoiles variables

XYZ éditeur



Wilfrid Stephen Christian, Cellophane Dion et Martin St. Paul jurent que la politique n'est pas une farce. Des farceurs, sûrement!

André Brochu
Matamore premier

roman-farce
198 p. • 22,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mink.net

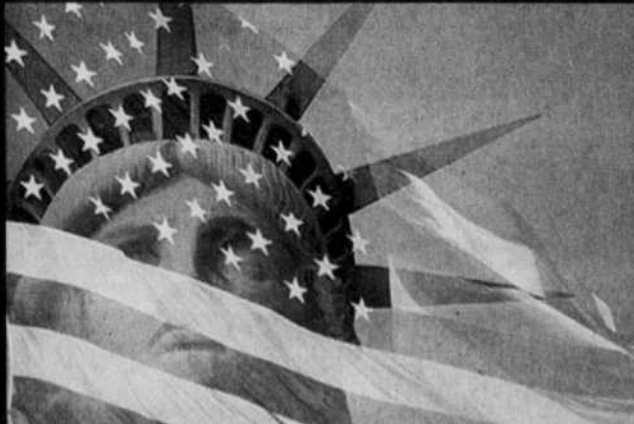
Relations

société politique religion

NUMÉRO 664

OCTOBRE-NOVEMBRE 2000

Dossier Le modèle américain



Dans le prolongement de notre dossier

Vous êtes invités à une table-ronde sur l'américanité du Québec, avec

Jean-François Côté, professeur au département de sociologie de l'UQAM

David Homel, romancier d'origine américaine

Wajdi Mouawad, directeur artistique du Théâtre de Quai-Sous

Jeu 2 novembre, à 19 h 30

Olivieri
librairie - bistro

5219, CHEMIN DE LA COU-DE-S-VOIES

MONTRÉAL (QUÉBEC) H3A 2S1

TÉLÉPHONE: (514) 739-3639

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Histoires à vendre et prêche romantique

A-t-on le droit d'aimer écrire pour faire de l'effet et des sous et d'y parvenir en cultivant un art du récit d'apprentissage simpliste et stéréotypé?

CONSEILS À UN JEUNE ROMANCIER

Marc Fisher
Éditions Québec Amérique
Montréal, 2000, 144 pages

ÉLOGE DE L'INACTUALITÉ ET LA PEINTURE

Suzanne Joubert
Éditions Fides
Montréal, 2000, 228 pages

Romancier à succès aux allures de golden-boy quadragénaire en quête de fortune, Marc Fisher ne m'inspire pas beaucoup. Je n'ai lu, de son œuvre, que *Le Golfeur* et *Le Millionnaire* et n'en ai gardé que le souvenir d'un imbuvable roman cucul, amalgamant avec une vulgarité toute états-unienne une sorte de capitalisme psychologique et un zen philosophique

à trente sous. La chose, paraît-il, s'est bien vendue, mais il en aurait fallu plus pour m'ébranler, et je n'attendais donc pas grand-chose de ces *Conseils à un jeune romancier* dispensés en 14 lettres adressées au neveu.

Le métier du maître improvisé m'a cependant un peu surpris. D'abord, il faut quand même le dire, ce livre est loin d'être mal écrit et Fisher s'y montre plutôt discret. Honnête, il ne cherche pas à cacher qu'il s'intéresse essentiellement à l'écriture romanesque commerciale et que les leçons de narratologie qu'il a à offrir prennent en considération la nécessité «d'aller à l'épicerie». D'ailleurs, le titre «Conseils à un jeune romancier qui veut vendre des livres» rendrait mieux l'essence de ce projet.

Ce qu'apprendra l'ambitieux

neveu, c'est donc «que le public n'a cure du style» et veut de bonnes histoires qui, bénédiction, ont le mérite supplémentaire de se traduire aisément si l'Amérique nous attend. Multipliant les exemples américains (Grisham, Crichton et autres), Fisher tient à se justifier: «Pourquoi ne pas combattre le feu par le feu? Pourquoi ne pas battre les Américains sur leur propre terrain?»

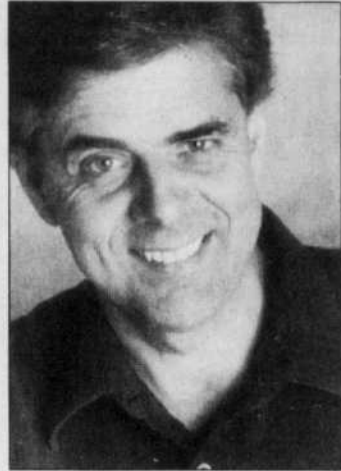
Il faudra, pour ce faire, que le jeune premier apprenne à «rendre [ses] personnages attachants», et l'oncle lui a concocté un «traité de l'identification» à cet effet. Que veut le public? Un héros amoureux, victime



Louis Cornellier

d'injustice, fauché, ébranlé par la vie, qui vit un événement heureux, a un défaut physique ou moral mais aussi des qualités exceptionnelles (ah, Forrest Gump et Cyrano!), a peur, rencontre de l'opposition, cherche un sens à sa vie, sait faire preuve de compassion et se sent coupable? On lui donnera vie en s'adonnant au «jeu des combinaisons» à partir de cette banque. Pour le suspense, ingrédient essentiel, on multipliera les obstacles sur la route du héros et on fera vivre le tout en insérant moult dialogues plus lisibles, compréhensibles et économiques que la lourde narration.

L'art de ne pas se perdre en considérations multiples, Fisher, qui a fait ses devoirs, le trouve chez Propp et Greimas, plus particulièrement dans leur théorie des actants. Qui est le personnage principal? A-t-il un but clair, une motivation? Quelles actions pose-t-il? Quels obstacles rencontre-t-il? Qui l'aide, lui nuit? La résolution offre-t-elle une conclusion satisfaisante à la pré-



Marc Fisher

misse du récit? La clé des bonnes histoires à succès se trouverait dans la maîtrise émotive de ces données.

On pourrait prendre la pose et considérer un tel réductionnisme littéraire plutôt navrant, mais ce serait injuste. Après tout, ces recettes ne résument-elles pas, en effet, la composition de la plupart des best-sellers? Fisher, alors, ne se tromperait pas beaucoup en les suggérant au pluriel qui veut «gagner sa vie». A-t-on le droit d'aimer écrire pour faire de l'effet et des sous et d'y parvenir en cultivant un art du récit d'apprentissage simpliste et stéréotypé? Bien sûr que si. On est alors un «marchand d'histoires», comme le dit lui-même Fisher, mais le noble titre d'écrivain devrait dès lors nous être interdit.

Leçons de peinture

Sympathique par moments, rassant par d'autres, cet *Eloge de l'inactualité* que signe l'artiste-peintre Suzanne Joubert aurait pu s'intituler «Lettres à une jeune artiste». Catalogue de commentaires impressionnistes, cet

essai accessible est d'abord un plaidoyer en faveur d'une conception romantique de l'art et de l'artiste.

Franchement irritée par une tendance moderniste qui s'accroche à l'idéologie du progrès en art et qui donne toute la place au «rationnel» au détriment de «l'autre pensée, celle qui fonctionne par images», Joubert consacre les 52 petits tableaux réflexifs qui composent son essai à fustiger un enseignement des arts «devenu terriblement théorique» et à lui opposer une approche qu'elle dit inactuelle par douce provocation.

«Le seul système de pensée viable, à long terme, c'est de n'en pas avoir», écrit-elle, et ses remarques appliquent à la lettre ce mot d'ordre. Ainsi, au mépris d'un discours théorique qu'elle dit paralysant et convenu, elle nous suggère de renouer avec une sorte de sincérité de la perception.

Dans son univers, la véritable originalité s'abreuve «à la personnalité profonde»; «l'intuition mérite tous les soins», la motivation de l'artiste se loge dans «la mémoire lointaine», une certaine folie créative est nécessaire et la meilleure façon d'advenir au saisissement artistique est de «commencer n'importe comment».

Le problème, c'est que ce discours ne remplit pas vraiment ses promesses. Joubert a beau évoquer «la révolte [qu'elle] éprouve devant la bêtise et la mauvaise foi», marteler qu'«on ne fait pas de vrais artistes avec des gens soumis», le romantisme serein qu'elle professe, sans l'appeler par son nom, reste inoffensif.

Quand elle écrit «qu'il n'y a pas d'art sans beauté», lorsqu'elle dénonce la dictature de la distanciation prônée par les chantres de l'art dit contemporain et dégonfle le mythe d'un certain art «international», elle défend une position réactionnaire qui pourrait être explosive, et intéressante, si elle s'assumait franchement, tout en invitant à la polémique. En art, les querelles qui opposent les réacs aux «absolument modernes» sont parmi les plus passionnantes. Mais la fronde, ici, tombe à plat et dégénère en prêche lénifiant.

On reforme donc ce livre en se disant que la guerre n'aura pas lieu et que c'est bien dommage. Chacun restera artiste à sa façon, sûr de son bon droit, et les sceptiques de la scène artistique ne seront pas confondus.

louiscornellier
@parroinfo.net

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le frigo plein

J'AI FROID AUX YEUX

Marie Auger

XYZ éditeur, Montréal, 2000, 126 pages

BENNY VIGNEAULT

Fidèle à lui-même, toujours aussi ambitieux par le choix des sujets que par la «manière», Mario Girard, l'écrivain aux multiples pseudonymes, revient à son nom de plume initial: Marie Auger. Entré de façon remarquée sur la scène littéraire québécoise en 1996 avec *Le Ventre en tête*, Girard propose ici un cinquième roman en autant d'années. Le titre? *J'ai froid aux yeux*.

L'histoire s'ouvre sur une tragédie. Que faire lorsqu'un beau matin d'Halloween on trouve sa mère morte, étendue par terre dans la cuisine, les veines ouvertes, baignant dans une mer de sang? De surcroît lorsqu'on est asthmatique? On fait une crise, forcément. Mais pas nécessairement celle qu'on attendait. Or, de façon impulsive et mue par une sorte de nécessité, Marie va se réfugier dans... le frigo. «Il fait deux degrés et je le tiens de mes deux mains. Je m'y accroche pour ne pas dégringoler complètement. Ils ne me laisseront pas tomber. Je ne veux pas finir léguée dans le bac à légumes. Je veux rester vivante, en dehors du bac à viande.» L'idée, un brin saugrenue, c'est le moins qu'on puisse dire, à de quoi surprendre. Aux grands maux les grands remèdes?

A vrai dire, on s'en rend vite compte, c'est surtout dans l'imaginaire que la jeune femme trouve son salut. Ne l'avoue-t-elle pas d'ailleurs elle-même? «Je mens comme je respire, sauf que je suis asthmatique. Je respire mal et je mens mal. Ma respiration est sifflante et mes mensonges sont criants.» Peu importe si elle s'est vraiment cachée dans le frigo. Marie se raconte des histoires. Pour nier la vérité, pour encaisser le coup, pour ne pas sombrer dans la folie, en somme.

Alors qu'à l'extérieur s'abat la première tempête de neige de l'hiver et que la cuisine — grâce à la neige qui s'insinue par une fenêtre brisée — devient le Grand Nord, Marie se transforme en ours polaire. Ne sortant de son abri qu'en de rares occasions, la narratrice réfléchit sur tout et sur rien, parle de sa famille, de ses amis, de sa vie, et s'interroge désespérément sur ce qu'elle va faire du corps de sa mère.

Fête du langage

Toute la manière de Girard est présente dans cette œuvre qui renoue, souligne l'éditeur, avec son premier roman. En effet, au fil du récit, alors que se mêlent le drôle et le sordide, la narratrice se livre à un délire verbal étourdissant, truffé de jeux de mots et de dérives sémantiques. Fête du langage, association de la folie et de l'imaginaire, urgence de dire (ou d'écrire) et réflexions philosophiques (dont les lecteurs de *La Grosse Princesse*, son troisième livre, s'étaient fait un délice) sont aussi présents. Mais qu'a-t-elle de vraiment singulière, cette «manière»?

Dans l'art du calembour, il y a un Sol, et les autres, pourrait-on dire. Évidemment, on pense aussi à Réjean Ducharme — d'aucuns ont déjà fait le parallèle évident entre Girard et l'auteur de *L'Avallée des avalés*. Le problème, dans le cas présent, c'est l'accumulation excessive de jeux de mots. À trop étourdir, on risque la nausée.

Autre élément: les maîtres de Girard sont encore trop présents. Après cinq romans, malgré des œuvres singulières et un talent qui ne fait pas de doute, Girard n'arrive pas à faire oublier ses influences. De plus, par une foule de petites coïncidences, comment ne pas penser à La petite fille qui aimait trop les allumettes de Gaétan Soucy? Effet de hasard? Probablement...

Si l'on réussit à surmonter ces quelques réticences, *J'ai froid aux yeux* comporte un je-ne-sais-quoi de séduisant qui pique la curiosité et incite à aller jusqu'au bout.

Il faut rendre son dû à Girard: l'histoire inusitée, extravagante, farfelue et tragique de cette fille qui s'invente des histoires folles pour ne pas «péter au frette» n'est pas banale. La crise est à la mesure de son imaginaire et exprime le désarroi de cette jeune femme de façon originale. D'un roman à l'autre, à travers ses différents hétéronymes, Girard cultive le mensonge. D'une histoire à l'autre, Marie Auger se raconte. Qui sait ce que ce jeune écrivain réserve encore à ses lecteurs? À suivre...

Le magazine littéraire de Télé-Québec
Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions : dimanche 13h30 et lundi 13h30

Cette semaine à CENT TITRES

DIMANCHE, 13 h 30, Danielle Laurin rencontre Marcel Dubé. Celui dont le théâtre a marqué la scène québécoise et le petit écran, parle de son retour à l'écriture avec la publication de *Yoko* ou *Le retour à Melbourne*.

D.Kimm a lu une biographie sur la comédienne Françoise Faucher et Yvon Lachance, le roman du journaliste Gil Courtemanche : *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Le livre de la semaine de Danielle Laurin : *Une fille de la faim* de Hong Ying.

Vendredi, 13 h 30, une entrevue réalisée à Paris avec Camille Laurens, l'auteure du très populaire *Dans ces bras-là*.

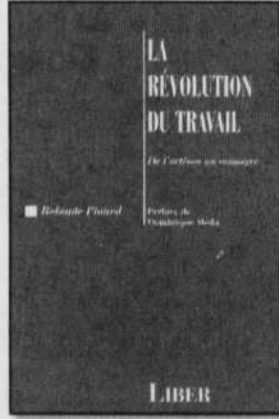


LIBER

Rolande Pinard

La révolution du travail

De l'artisan au manager



342 pages, 29 dollars



18^e Colloque annuel de l'Académie des lettres du Québec « La langue française et nous »

28 octobre 2000 de 10 h à 18 h à la librairie OLIVIERI,

5219, Côte-des-Neiges à Montréal (métro Côte-des-Neiges)

PROGRAMME

Animation : Winston McQuade

Présidence d'honneur: Claude Lévesque

Conférence inaugurale:

Nadia Bredimas-Assimopoulos,

présidente du CLF :

10h : « Les points marquants de l'histoire de la langue française au Québec »

10h30 Table ronde : **La langue comme pratique d'écriture**
Communications de Lise Gauvin, Madeleine Gagnon, Noël Audet et André Brochu, écrivains.

14 h 30 Table ronde : **La langue comme histoire** (à 14 h 30)
Communications de Jean Royer, président de l'Académie, Céline Saint-Pierre, présidente du Conseil Supérieur de l'éducation, Micheline Dumont, historienne et Michel Rioux, de la CSN.

16 h Table ronde : **La langue et la culture** (à 16 h)
Communications de Marie-Éva de Villers, linguiste, du sénateur Gerald A. Beaudoin, constitutionnaliste, de Jean Forest, professeur et Michel Plourde, ex-président du Conseil de la langue française.

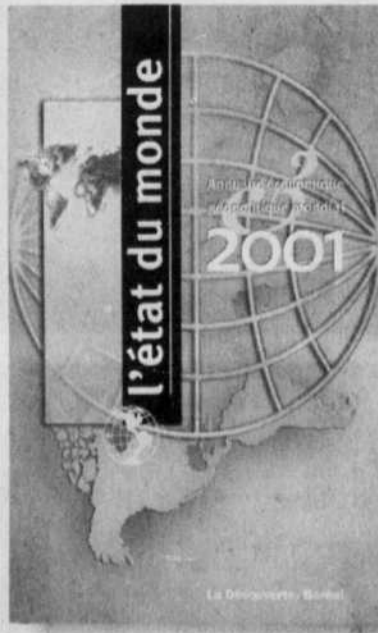
17 h « Le mot de la fin »: billet de Luc Bureau, géographe.

17 h 30 : **LANCEMENT** de « L'écrivain/e dans la Cité ? », Actes du 17^e Colloque de l'Académie publiés chez Triptyque.

N.B. On peut réserver pour le repas du midi au bistro de la librairie: (514) 739-3639.

LE MILLÉSIME DU MILLÉNAIRE

POUR COMPRENDRE LE MONDE D'AUJOURD'HUI



704 pages • 27,95 \$

En collaboration avec
LE DEVOIR

l'état du monde 2001

- Le seul annuaire économique et géopolitique mondial
- Un bilan de l'année pour les 225 pays du monde
- L'état des relations internationales et de l'économie mondiale
- Une réflexion sur le rôle des souverainetés nationales

Boréal
Qui m'aime me lit.

<http://www.editionsboreal.qc.ca>

LIVRES

LE FEUILLETON

Une passion épistolaire

TU SERAS MON COUTEAU
David Grossman
Traduit de l'hébreu
par Rosine Pinhas-Delpuech
Éditions du Seuil
Paris, 2000, 334 pages

Né à Jérusalem en 1954 et y vivant toujours, David Grossman a déjà fait paraître quatre romans — *Le Sourire de l'agneau*, *Voix ci-dessous* — *Amour*, *Le Livre de la grammaire intérieure* et *L'Enfant zigzag* —, deux récits documentaires — *Le Vent jaune*, *Les Exilés de la terre promise* — ainsi qu'une dizaine de livres pour la jeunesse, dont beaucoup ont été traduits à l'étranger.

Outre son sérieux et la hauteur où il tente de porter son écriture, notons au passage qu'il est un homme de la paix et qu'il a manifesté à plusieurs occasions son soutien au peuple palestinien. N'entendons pas là un soutien sans réserve (qui le pourrait en Israël?) mais plutôt une volonté de prendre acte d'une situation où il n'est pas dans l'intérêt d'Israël de poursuivre sa politique de vengeance et d'occupation.



Jean-Pierre Denis

Grossman, comme tous les hommes de paix, est un amoureux de la vie, et donc aussi de la différence, des différences

Comme il l'écrivait encore au mois de février dernier, il est temps que les Israéliens résistent à «l'instinct de vengeance immédiat», comme cela arrive si souvent quand ils sont attaqués et qu'ils transforment leur détresse et leur humiliation en un «poing redoutable», passant immédiatement à la frappe militaire et aux représailles. Souligner cet instinct de représailles et sa parfaite inutilité dans les circonstances, enfin l'orgueil mal placé des politiques et des militaires qui ne veulent pas se retirer «la queue entre les jambes», voilà qui montre où se situe l'homme vis-à-vis de «l'humanité» — dont les Israéliens n'ont certes pas le monopole.

Je souligne cet aspect de l'homme car cela se retrouve aussi dans ses récits, dans son écriture. Grossman, comme tous les hommes de paix, est un amoureux de la vie, et donc aussi de la différence, des différences. Il sait bien que la vérité est toujours ailleurs que là où on la cherche, précisément là où ça fait mal, là où l'on ne veut rien entendre. Il faudrait aussi ajouter assoiffé de vérité, y cherchant même sa douleur la plus vive si l'on considère le titre de son roman, *Tu seras mon couteau* — titre lui-même inspiré d'un passage d'une lettre de Kafka à Milena où ce dernier écrit: «L'amour, c'est que tu sois pour moi le couteau avec lequel je fouille en moi.»

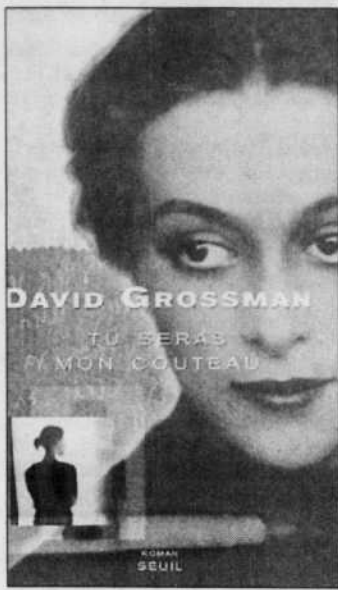
Le double féminin

Dans ce récit à deux voix séparées (on ne reproduit pas les lettres auxquelles l'un répond à l'autre), quête de vérité et soif d'absolu vont trouver leur espace de résonance dans l'échange épistolaire que vont amorcer deux êtres à la suite d'une réunion d'anciens diplômés à Jérusalem, où l'un, Yaïr, reconnaît immédiatement en l'autre, Myriam, la part qui lui manque (le double), la lumière qu'il espère depuis toujours. Chacun d'eux est marié, aime son conjoint et son enfant, mais ils vont tous deux se laisser emporter par la violence amoureuse qu'implique cette quête de dénuement, de dévoilement que l'un et l'autre reconnaissent aussitôt comme une nécessité intérieure absolue. Mais attention! Cet échange sera purement imaginaire, tout comme cette première rencontre où seul Yaïr a été ébloui alors que Myriam ne sait même pas à quoi il ressemble.

Pas question, donc, d'adultère, de rendez-vous en cachette en l'absence du mari ou de l'épouse. Même les appels téléphoniques seront proscriptions «parce que, écrit Yaïr, la voix est trop concrète pour le rêve que je veux avec toi et qui n'est fait que de mots», parce qu'elle ferait affluer la réalité à l'intérieur, les détails et les chiffres «et les petites molécules de la vie imprégnées de sueur, les faits liés par la racine à la servitude [...]». Ce que va demander l'homme à cette femme, c'est de lui permettre d'apparaître dans toute sa nudité, c'est-à-dire dans tous ses petits calculs, ses angoisses misérables, sa sottise, sa honte, son infamie. En d'autres mots, d'accueillir l'essentiel qu'il a passé sa vie à cacher ou à mettre de côté. C'est à elle qu'il va confier les blessures de son enfance, les désenchantements de son mariage, son égoïsme, ses affabulations, ses échecs. Il y a ici de très beaux passages.

La transparence

Cette quête a quelque chose de rilkéen, d'une béance infinie voulant absorber le ciel tout entier («je suis le trou, c'est si peu viril»), s'accrochant à l'idée d'atteindre enfin à une sorte de transparence à soi-même que la confiance sans réserve permettrait (confiance dont certaines exigences ne sont par ailleurs pas sans rappeler le Petit Prince: «C'est la loi implicite: ceux qui veulent m'être proches sont responsables de mon âme»). Cependant, l'aspect plus moderne, plus contradictoire de ce néoromantisme, c'est que le narrateur, dans ses affabulations, n'hésite pas à imaginer des contacts charnels avec cette femme («Après avoir couché ensemble, nous dormons l'un contre l'autre [...]»), à aller courir nu sous sa fenêtre en pleine nuit, à la surveiller parfois de loin, à s'emporter aussi, voire à se montrer jaloux. Nous ne sommes pas dans la pure sublimation, et heureusement! Les mots sont même parfois durs: «Avec quelle assurance tu te permets d'affirmer que, même si je veux me défaire de ma séduction [...], elle n'est pas près de me lâcher, que j'éprouve un plaisir pervers à mépriser et enlaidir tout ce qui est vraiment précieux et pur!», écrit le narrateur.



Mais il sait aussi enfoncer le couteau dans sa propre chair quand il constate à quel point il est lui-même le fruit de la société et de son éducation, comme lorsqu'il observe ses propres comportements à l'égard de son fils qu'il veut «dompter»... «[...] je me persuade avec une logique de fer que par cet acte de domptage-humiliation je le forme à reconnaître le principe même de la vie bla-bla-bla, je lui transmets l'essence même de l'éducation, qu'il faut bien finir par se soumettre à la force, à la bêtise, à l'arbitraire, à l'étrouffement d'esprit, ainsi va le monde et il faut qu'il le comprenne dès son plus jeune âge [...]». C'est là un des grands problèmes de notre époque: ne plus admettre «l'arbitraire» parce que nous avons oublié ses lois (mais qui les a jamais connues?) et que nous croyons pouvoir refaire le monde à chaque génération... Finalement, un curieux livre, certes exigeant, mais un peu trop bavard pour être vraiment sincère. Chaque écrivain sait bien pourtant que la vérité n'est pas toujours au bout des mots, surtout lorsqu'ils s'accumulent.

denisjp@mlink.net

AMOUR

SUITE DE LA PAGE D 1

permis que le génocide prenne place. Ici, c'est un général de l'ONU (on jurerait reconnaître en lui Roméo Dallaire) qui attend vainement une approbation de ses patrons avant d'agir. Là, c'est un prêtre, de l'organisation Caritas, qui entend sans réagir les confessions de massacres prémédités, qui se débat dans le dilemme déchirant de partir ou de rester. Déjà, en 1992, des listes d'hommes à abattre circulaient dans le Rwanda qu'a connu Courtemanche.

«On était sûr, en 1992, qu'il y aurait, à un certain moment, une énorme catastrophe. Parce qu'on voyait bien que le gouvernement et les extrémistes hutus ne voulaient pas appliquer les accords d'Arusha, la démocratie, les élections. Des militants de l'opposition se faisaient assassiner chaque nuit», dit-il. Mais jamais, jamais, on ne pensait atteindre de tels sommets dans l'horreur. Lorsqu'il parle des viols massifs, des seins des femmes coupés, des attaques dans une église, du long ruban de cadavres qui se déployait à un moment donné, boulevard de la Justice, à Kigali, Courtemanche n'exagère pas l'horreur, il la tempère. On n'a qu'à consulter les rapports sur la question pour le confirmer.

Et pour bien mesurer l'absurdité de cette guerre, il y a l'histoire de Gentille, cette femme hutue au physique tutsi, produit de plusieurs générations de métissage, produit aussi de la colonisation, rouage humain coincé dans la machine implacable et aveugle du nettoyage ethnique.

Un dimanche à la piscine à Kigali n'est pas tendre non plus avec les coopérants, avec le personnel des ambassades, tous ces Blancs qui vivent en privilèges au milieu de la misère. «Autour de la piscine, des coopérants québécois rivalisent de rires bruyants avec des coopérants belges. Ce ne sont pas des amis ni des collègues, même s'ils poursuivent le même but: le développement, mot magique qui habille noblement les meilleures et les plus inutiles intentions. Ce sont des rivaux qui expliquent à leurs interlocuteurs locaux que leur forme de développement est meilleure que celle des autres», écrit Courtemanche.

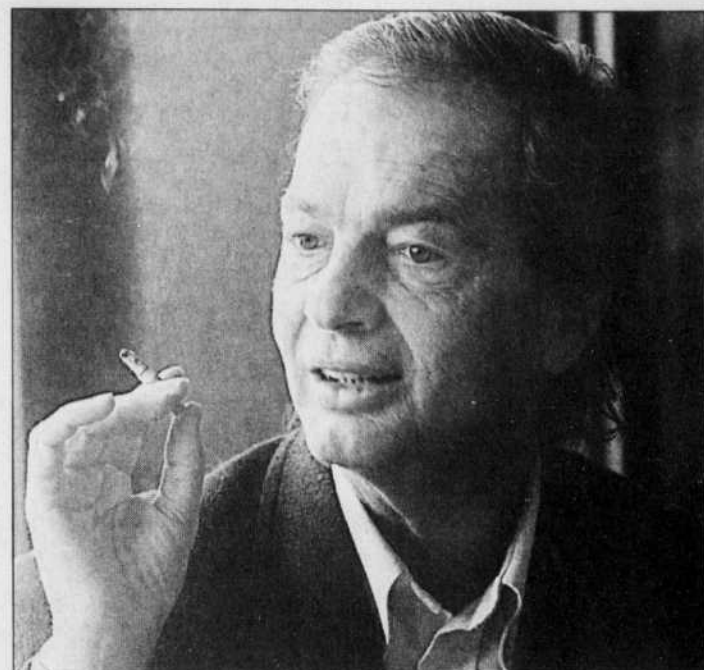
Il relève aussi qu'au moment du génocide, les employés occidentaux des ambassades occidentales se sont empressés d'abandonner au massacre les employés tutsis qui travaillaient pour eux. Et puis, il y a tous ces assassins, il y a la veuve du président, il y a Léon Mugesera, qui vivent encore librement en France, au Canada...

Et pourtant, on s'aime encore au Rwanda, dit Gil Courtemanche. En 1995, le journaliste a réalisé une série d'entrevues mettant en scène des Tutsis rescapés du massacre, grâce à l'aide de certains Hutus. On s'aime et on s'entraide, même si l'avenir n'est pas rose. À l'heure actuelle, un million de Rwandais

sont atteints du sida. L'amour, la mort, inextricablement liés, poursuivent leur cours.

UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI
Gil Courtemanche
Le Boréal
Montréal, 2000, 288 pages

On lira aussi les témoignages du massacre au Rwanda que vient de recueillir Jean Hatzfeld, journaliste à *Libération*, sous le titre *Dans le nu de la vie - Récits des marais rwandais* (Le Seuil, collection «Fiction et cie», 2000, 234 pages).



Gil Courtemanche

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

RÉCOLTE
L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT
D'AUTOMNE
Jean-Pierre Dubé
MA COUSINE GERMAINE
ROMAN
ÉDITIONS DU BLÉ

22,95 \$

Je suis sur la trace d'une femme. Elle est toujours là, toujours la même, toujours à peu près nue, toujours belle.

Regroupement des auteurs canadiens-français

LECTURE DE POÉSIE

Dans le cadre des Lundis du Cétuq, vous êtes invités à venir rencontrer des personnalités de la littérature québécoise.

Lectures d'extraits et discussions informelles.

30 octobre
JACQUES BRAULT

20 novembre
HÉLÈNE DORION

Les lundis à 16 h 30
Réservation : 514.739.3639

Olivieri
librairie · bistro

5219 ch. de la côte-des-neiges
T 514.739.3639
F 514.739.3630
H3T 1Y1
métro côte-des-neiges

Si vous désirez manger au Bistro après la rencontre, il est préférable de réserver.

Ils sont finalistes aux PRIX LITTÉRAIRES DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL et nous les en félicitons !

THÉÂTRE
Geneviève Billette
CRIME CONTRE L'HUMANITÉ



«[...] cet univers insolite étonne, les dialogues ciselés ont du mordant, et ce premier texte est prometteur.»
Patricia Belzil, *Voir*

TRADUCTION
Dominique Issenbuth
AMANTS
de Charles Foran



«Montréal et Beijing. Deux villes qui sont les pôles d'attraction dans ce roman de Charles Foran [...], son premier qui arrive en français, grâce au travail de Dominique Issenbuth.»
David Homel, *La Presse*

THÉÂTRE
Wajdi Mouawad
LITTORAL



«Une fougue inaltérable, la vitesse préférée à l'équilibre, et la dépense ostentatoire. Cela gicle de toutes parts, sur tous les tons, flot impensable et nécessaire pour alimenter le cours d'une pièce-fléuve...»
Le Monde

ROMAN
Alison Lee Strayer
JARDIN ET PRAIRIE



«Alison Lee Strayer nous offre un texte d'une rare densité émotionnelle, mené par une écriture qui sait jouer entre force et fragilité, ombre et lumière.»
Geneviève Letarte, *Spoiler*

LEMÉAC

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

À qui sert la langue ?

LA LANGUE

Olivier Rolin
Éditions Verdier
Paris, 2000, 96 pages

JEAN GENET, LE POÈTE TRAVESTI

Marie Redonnet
Grasset
Paris, 2000, 332 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Écoutez-les parler dans les bistros. Leur non-parole, bre-douillante, incomplète, magna de poncifs et de demi-vérités, vous rebattra les oreilles. Vous pensez avoir tout compris, anticipé, déjà entendu. Pourtant, ces «*borborygmes et autres avachissements sonores*», recueillis par Olivier Rolin, le romancier primé de *Port-Soudan* (Seuil, 1994) et de *Méroé* (Seuil, 1998), ont la beauté des fonds sous-marins. Ce grand voya-

leur, à la sensibilité géographique, s'est fixé dans un Nord improbable pour transcrire le jargon grommeleux d'une serveuse et d'un client. Pas pour les entendre parler de ce que vous croyez. Mais plutôt pour qu'émerge de leur baragouin, «*grand potage du monde*», une conversation écumeuse où chacun cherche à entendre ce que l'autre veut dire, deux ou trois choses décousues, sans importance, comme aurait dit Duras.

Altérer n'est pas dégrader

Et puis, voilà que ça les rattrape. Le sens. La beauté de la langue, qui dit bien quelque chose, mais allez prévoir quoi... «*comme si on était un plongeur autour de qui se referment les bras soyeux des algues*». Pourtant, autour de vous, il y a «*les phrases trottoirs*», les pratiques, les hybrides, les phrases épaves qui dérivent: «*Fronce sous le choc. Terrible pandémie de listéria, qui rappelés-le a déjà fait sept morts. Rappelés,*

rappelans toujours. Au nom du principe de précaution, sous-préfet déclaré la guerre aux pots de rillettes, dont un individu extrêmement suspect travé à...» Bla bla. Les poètes, dans ce brouhaha, font les poubelles avec des airs de bandits de grands chemins. Ils folâtent dans les bistros, sous les arbres. Au matin, leurs oreilles sont gelées comme des feuilles de betteraves.

De loin, ils regardent s'agiter l'inspecteur Grumeau, de la Brigade de la langue. Dans son habit de perroquet, il dit des choses étranges. Tout juste un bruit de fond, pas assez fort pour interrompre la fugue joyeuse qui se poursuit entre nos personnages. «*Maintenant, viens, on creuse dans le ciel. Par endroits... — ... c'est tout noir et grenu comme du marc de café... — ... avec au fond de grands yeux brillants qui nous regardent...*»

On jurerait avoir déjà lu cela dans quelque recueil de poésie. Allez savoir d'où viennent ces phrases sorties de nulle part!

Rolin vagabonde dans ce qu'il appelle «*la langue de porc en gelée*». Non-mots; non-phrases. La bouche pleine de cailloux, il livre une bataille loin des dictionnaires et des rentres littéraires. Il affiche son credo. On entend, dans ses pages: *frrrrfrrfroc*, l'écho de la langue sortie des ornières du parait «*abruiti*», ce consommateur irradié d'ondes qui constitue la nouvelle espèce légumière. Avouons que dans cette pagaille Rolin trouve des vides

pour faire souffler des vents terribles: «*Le style d'un écrivain... c'est une affaire de vitesse de déplacement, de force de pénétration. Le soin de l'écrivain... n'est pas de border le domaine de sa langue mais de l'élargir, d'y musser, y fouiner, de*

s'y dévergondier, d'en fréquenter les parties les plus hautes et basses, nobles et triviales, centrales et périphériques, celles qui tombent en ruine comme celles dont le ciment est encore frais.» Il y a les trappeurs, qui suivent les traces; Rolin appartient à l'autre espèce, celle qui passe derrière pour ouvrir les pièges.

Un jeu de cartes escamotées

Pour mieux entendre ces auteurs, inventeurs de mondes peuplés d'âmes, rien de tel que suivre un romancier dans sa lecture d'un autre romancier. Marie Redonnet lit ainsi Jean Genet. Si son propos est de faire le «*portrait d'une œuvre*», c'est parce que cette œuvre immense possède un visage, un corps, une autonomie scandaleuse, avec ses allures d'imposture et ses dérobes derrière de belles images de légende, qu'il a forgées de toutes pièces.

Redonnet aime traquer, dans ses romans, ce qui creuse un vide.

Nevermore, son détective, s'est donné la mission d'écrire pour ne pas oublier, jusqu'à ce que la réalité traquée bascule dans les grands mécanismes amnésiants de la ville. De même, dans son *Jean Genet, poète travesti*, elle montre que le grand écrivain, chantant le mal, trahit le mal, renversant la morale au nom de la poésie, subversion qui invente la beauté en creux. La langue poétique du romancier Genet, contestatrice fabuleuse, saisit la réalité en fuite, en train de devenir.

Les ciseaux de Genet libèrent notre vision du monde; Redonnet suit son envol. Elle montre comme son travail de la langue offre «*une dentelle d'images en fuite*». L'auteur criminel, remuant les imaginaires rassis, a attaqué le lecteur dans son rapport à la réalité. Redonnet commente pour nous cette révolution. Avec ses mots sentis et patients, elle refait de Genet, vaste puzzle coupable de marginalité universelle, une œuvre exemplaire.

Une langue d'immortels



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Doctes académiciens. La langue française compte plusieurs expressions toutes faites, consacrées par l'usage, dont l'écrivain doit se méfier. Nuit noire, matin blême, amour fou, cruelles vérités, longue route: la paire est souvent formée d'un nom et d'un adjectif sur lesquels vogue naïvement le récit pendant plusieurs centaines de pages, sans soupçonner le naufrage qui l'attend.

Par quel mystère les membres d'une académie, que la légende dorée de ses origines présente comme une aimable société de gens réunis par l'amour du métier, ont-ils pu se faire attribuer avec le temps le capital d'érudition que leur prête l'expression «doctes académiciens», seule l'histoire littéraire permet de répondre un peu à la question. Mais la même

avec ses nuances (l'Académie française ambitionne de régler le goût, elle n'est pas une société savante) demeurera impuissante à faire changer le bon peuple d'opinion, pour qui les académiciens resteront doctes jusque dans l'éternité qu'ils tutoient.

Ils ont également la réputation d'être conservateurs, eux qui, s'agissant de littérature, s'intéressent surtout à la langue et au *Grand Dictionnaire* qui en fixera l'usage, eux qui ne lisent les œuvres que pour mieux leur attribuer des prix.

Conservateurs? C'est à Gao Xingjian, écrivain chinois exilé en France et, partant, dissident aux yeux de Pékin, que ceux de Stockholm ont attribué récemment le prix Nobel de littérature. Mais un examen des lauréats depuis le début de l'histoire du prix montre bien qu'il s'agit d'audaces calculées, politiques, comme les observateurs le rappellent chaque année en octobre, quand est rendu public le nom de l'élu.

En 1988, quand il présente la candidature d'Anne Hébert au nom du Centre francophone canadien du P.E.N. Club international, l'écrivain et critique Jean Ethier-Blais ne manque pas de mettre en avant la singularité de l'œuvre, mais seuls les naïfs pourront croire que le fait que le prix Nobel de littérature n'ait jusqu'à présent été

décerné à aucun écrivain québécois n'a pas aussi compté dans l'esprit des défenseurs de cette candidature. Le décès d'Anne Hébert a depuis fait passer la question à la trappe des vanités de ce monde, mais le même argument nationaliste a été murmuré en son temps autour du nom de Robertson Davies, jusqu'à ce que la condition humaine rappelle là aussi ses droits.

Dans un article fort instructif paru dans *The New Yorker* il y a deux ans («*The Nobel Syndrome*», édition du 5 octobre 1998), Michael Specker pouvait citer, non sans humour, un critique suédois en vue prédisant que le prochain lauréat, idéalement, devrait être une lesbienne venant d'Asie.

Et d'Asie il vint, même si les préférences sexuelles de Gao Xingjian — un homme, hélas — sont encore inconnues du grand public cultivé qui se précipitera bientôt sur ses livres. Comment pourrait-il en être autrement? Tiananmen ou non, même ses opinions politiques, l'écrivain a toujours pris soin de les garder pour lui. Comme le rapporte Julia Lovell dans le *Times Literary Supplement* du 20 octobre, ce dernier n'a-t-il pas déclaré dans les années 90 que «*sa raison d'être en tant qu'écrivain repose sur l'expression, non sur sa représentativité quant à une nation ou à un peuple?*»

C'est donc un dissident bien discret que récompense l'Académie suédoise, mais il l'est suffisamment pour apaiser la conscience de ses membres. Il est des limites aux audaces permises par le pouvoir, même sous la forme civile d'un magistrat des lettres comme celui que revendiquent les académies. En 1901, pour son coup d'envoi, l'Académie suédoise

n'avait-elle pas préféré le rassurant Sully Prudhomme au Léon Tolstoï anarchico-mystique replié à Iasnaïa Poliana? La devise de l'Académie française est «*A l'immortalité*». Celle de l'Académie suédoise: «*Talent et goût*». Il y a loin de la coupe aux lèvres, et la politique ne compte pas pour peu dans cette distance.

Un art politique

Car l'Académie, lieu de pouvoir, est politique, ce qu'en 1635 Richelieu savait pertinemment lorsqu'il a proposé d'inféoder à celui du roi, avec l'accord expressé des intéressés, cette réunion informelle de beaux esprits en quête de légitimité. Les gens de lettres, tourneurs de vers et autres gratte-papiers, à moins d'être issus de la noblesse, se situaient en effet assez bas dans l'échelle de la considération sociale, à peine un cran au-dessus des comédiens, lesquels finissaient souvent à la fosse commune. Mais réunis au sein d'un corps de métier, de surcroît placé sous le patronage du roi, les écrivains pouvaient prétendre à un autre statut. Pensionnés, inféodés, attelés à la tâche de donner un dictionnaire (avec une grammaire, une rhétorique et une poétique) à la langue française, elle aussi en quête de légitimité par rapport au latin sublime, comment les académiciens auraient-ils pu éviter d'être politiques?

L'Académie des lettres du Québec tient aujourd'hui à Montréal son 18^e colloque annuel. La rencontre a lieu à la librairie Olivieri. Fondée en 1944 par Victor Barbeau, l'Académie des lettres canadiennes-françaises, selon l'appellation de l'époque, s'est donné pour tâche de «*servir et de défendre la*

langue et la culture françaises au Canada». On devine aisément qu'il entrerait aussi dans ce dessein, partagé par des écrivains aussi différents que Rina Lasnier et François Hertel, une aspiration à la légitimité pour un milieu littéraire où tout était à construire. Le titre du colloque d'aujourd'hui: «*La langue française et nous*».

Politique, ce colloque? Inévitablement, si l'on considère l'enjeu que représente la langue française au Québec, langue sur laquelle on légifère et au nom de laquelle on s'empigne, que l'on affirme aimer tout en acceptant qu'elle s'amenuise un peu plus chaque jour, non pas sous le poids de l'anglais mais comme noyée dans l'embrouillamini syntaxique et lexical que l'ignorance et le laisser-aller font encore trop souvent ici du français parlé et écrit, malgré d'indéniables progrès. Ce n'est pas défendre une langue académique, au sens le plus figé du terme et donc indéfendable, que de vouloir simplement mettre sa maîtrise à la portée du plus grand nombre. Et en matière de langue, il est admis que les écrivains ont une sensibilité plus grande que la moyenne des gens, une connaissance à la fois souple et rigoureuse de ce qui leur tient de matériau et d'outil. Les académies ayant fait de la langue leur raison d'être, on peut s'attendre à ce que sa dimension littéraire occupe une place importante dans ces assemblées d'écrivains.

Au jugé du programme du colloque de cette année, ce ne sera là qu'un aspect de la question, abordé en matinée, au cours d'une table ronde intitulée «*La langue comme pratique de l'écriture*». Pour le reste, la langue française sera culturelle, aussi bien dire po-

litique: dans la conférence inaugurale de Nadia Bredimas-Assimpoulos, présidente du Conseil de la langue française; lors des tables rondes de l'après-midi sur «*la langue comme histoire*» et «*la langue et la culture*».

Il faut donc en conclure que le «*nous*» qui apparaît dans le titre du colloque désigne moins une communauté d'écrivains que ces Québécois qui ont choisi de défendre le français sur le continent nord-américain par divers moyens que voudront rappeler les participants. Sous ses dehors politiques, voire engagés, c'est donc un sujet bien sage qui est annoncé là, ce qui est d'ailleurs souvent le cas des intitulés de colloques, dont la simple énumération demeure le meilleur remède contre l'insomnie, même s'il arrive que la qualité des interventions leur apportent un démenti.

Au fond, le tort de ce «*nous*» est de renvoyer au même. Mais on peut imaginer à peu de frais un autre titre, «*la langue française et eux*», par exemple, pour voir aussitôt arriver les autres, déjà présents dans les préoccupations des participants — les autres, c'est-à-dire eux. Eux qui estiment la langue française obsolète à l'ère planétaire. Eux qui ne la parlent plus à Cochrane, en Ontario, ou à Fall Rivers, au Massachusetts. Eux qui l'adoptent avec passion à Montréal ou la rejettent avec haine à Alger. Eux qui, attentifs à son histoire, s'emploient à la transformer parce qu'il s'agit d'une langue vivante et qu'ils sont écrivains. Eux qui, la parlant, l'écrivant, désespèrent un jour de la connaître à fond et qui, pour cette raison, ne peuvent désespérer tout à fait. Eux, c'est-à-dire nous.

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Finalistes

PIERRE SAMSON
Il était une fois une ville



LES HERBES ROUGES / ROMAN

CLAUDE PARÉ
Exécuté en chambre



LES HERBES ROUGES / POÉSIE

GUY DESUREAULT



Finaliste au prix du
Gouverneur général
du Canada 2000

Catégorie jeunesse-texte
Pour «*L'homme au chat*»
publié aux

ÉDITIONS
PIERRE TISSEYRE
dans la collection Conquêtes

Félicitations à notre auteur

RÉCOLTE

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

D'AUTOMNE

Skip Moën
GOUVERNEUR
DU CRÉPUSCULE
ROMAN NOIR
ÉDITIONS DE L'INTERLIGNE



22,95 \$

Entre des néo-nazis canadiens et un vétéran de la guerre d'Espagne, un polar politique où se mêlent adroitement l'histoire, l'actualité et l'imagination...

Regroupement des éditeurs
canadiens français

LIVRES

LA VIE DES REVUES

La sueur des écrivains

Caroline Montpetit
Le Devoir

Les uns vivent du sang qui coule dans leurs veines, les autres de l'encre dans leur plume. Les premiers sont nageurs, lutteurs, coureurs, golfeurs, tennismen ou tenniswomen, joueurs de hockey, ce sont des sportifs. Les seconds sont poètes, essayistes, romanciers. À la télévision, en provenance de Sydney, on a vu les muscles des uns se gonfler, durcir, tendus sous la peau luisante de sueur. Les autres sont des marathoniens des mots, «le littéraire est un athlète de l'abstraction», selon Bertrand Laverdure. Assis dans un fauteuil, on lit leur prose ou leur poésie, parfois géniale, parfois maladroit, toujours vulnérable. Tous, les uns et les autres, ils se sont lancés, éperdus, de toute leur âme, dans l'épreuve. Tous, ils en sortent transformés, parfois déçus, parfois contents d'eux-mêmes.

Dans un numéro spécial sur le thème du sport, la revue littéraire *Mœbius* (n° 86, automne 2000) parle ainsi d'exploits, petits et grands. Ce but, cet entraînement, ce dépassement, cette fièvre qui rapproche le sportif de l'artiste. De virtuel, le métier d'écrivain devient du coup charnel. Ses mots sont nourris de sueur et de larmes. Et sur les pages sans images de la sobre revue *Mœbius*, son corps prend forme.

Chaque écrivain a sa petite expérience sportive. Des idoles ou des déceptions. Ce sont ces expériences-là que la vingtaine de participants ont évoquées dans la dernière livraison de *Mœbius*. Louis Gauthier a choisi le hockey, Ludovic Schweitzer parle de natation, Pierre Nepveu des sports de balle, Gaëtan Dostie de l'enseignement du Chito ryu. Ils écrivent sur leurs athlètes fétiches, ils écrivent sur le corps, ils écrivent sur le sport, ils écrivent sur l'écriture. Pierre Ouellet a choisi le sport de combat, le sport dangereux qu'est la vie.

«Le ring est une table, l'arène, une chambre close, le turf et le green jonchés de papiers roulés en boule ou déchirés, la piste bordée de livres, le court, de hautes bibliothèques, et je suis là sans protection, ni casque ni masque, sans épauettes ni genouillères, sous le regard de Dieu sait qui et le diable encore moins, dont je sens la lame sur ma nuque et sur chaque mot que je vais écrire, qu'elle me coupe ou me retranche, avant que j'aie fini de le coucher sur le papier, l'épaule au plancher.»

Écrire pour eux est un défi, personnel, parfois démesuré. «Une course folle, un sport fou», écrit encore Laverdure. Une frénésie portant à l'ivresse, menant au sommet à pic, aux cimes de la performance.

Histoire du livre

Féru d'histoire du Québec, la revue *Cap-aux-Diamants* (n° 63, automne 2000) plonge dans sa livraison d'automne dans «l'univers fascinant du livre». Signé de chercheurs renommés dans leurs secteurs respectifs, le numéro aborde l'histoire du livre, de la reliure, de l'imprimé et des bibliothèques au Québec.

À travers cette histoire, on tente de mesurer le degré d'alphabétisation des sociétés qui nous ont précédés, explique Yvan Lamonde, qui vient aussi de lancer une *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, chez Fides.

«On ne dispose à vrai dire que de la signature des conjoints au mariage pour établir la capacité d'écrire et pour inférer de cette capacité d'écrire celle de lire.» On lisait, au siècle dernier, plus à la ville qu'à la campagne. On lisait plus quand on était protestant que catholique, et quand on était anglais plutôt que français. L'alphabétisation n'a été majoritaire qu'à partir de 1870. À Montréal, la progression vers la biblio-



L'univers fascinant du livre

thèque publique a été longue. Un article de Kenneth Landry traite pour sa part des «*Imprimeurs, imprimeries et impressions, "l'art noir" avant 1800*». Au Québec, la première impression de *The Quebec Gazette*/*La Gazette de Québec* a vu le jour le 21 juin 1764, en 143 exemplaires...

Mais revenons à la littérature. La revue de poésie *Exit* (n° 21, automne 2000) propose entre autres quelques textes de la poète et romancière Hélène Monette, textes qu'on traverse comme des promenades, dans cet automne qui incline vers l'hiver.

«Vous accrochez votre cœur, là, sur une branche, et l'arbre tombe, écrit-elle donc, dans *Quand c'est vous l'arbre. Vous en avez pour quelques minutes à rôder autour d'une question, et ça dure vingt ans. Vous avez une grisaille dans la cage thoracique et ça fait comme des roches dans vos yeux, ce gris en vous, il ne disparaît pas dans l'atmosphère, il pleut, c'est vous l'atmosphère, vous pleuvez.* [...] Un plongeon dans la tristesse, un regard réaliste, une invitation à vivre.

LA THÉORIE DES CATASTROPHES

Jean-Marc Desgent
Les Herbes rouges
Montréal, 2000, 52 pages

DU CHAOS ET DE L'ORDRE DES CHOSES

Stefan Psenak
Les Éditions du Nordir,
collection «Bibliothèque
canadienne-française»
Ottawa, 2000, 68 pages

DAVID CANTIN

On sait qu'il n'est pas facile d'évoquer, en poésie, les affres de la passion amoureuse. Plusieurs ont appris à leurs dépens qu'un tel sujet mérite parfois un meilleur sort. Il faut parfois vaincre un bon nombre de clichés, d'obstacles, ainsi que la distance des rapports. Les poèmes de Jean-Marc Desgent et ceux de Stefan Psenak n'hésitent pas à entreprendre un certain périple vers différents «paysages amoureux». De l'énumération à la narration, tout semble possible dans ces mondes physiques et fiévreux.

On serait tenté de croire que les derniers recueils de Jean-Marc Desgent cherchent à brouiller les pistes, à multiplier les contrastes, de même que les oppositions. Lapidaires et étrange, cette voix revient sans cesse sur l'expérience de l'identité intérieure face à l'autre. Desgent évoque des niveaux de réalité qui le dépassent et l'emportent toujours plus loin face à cette adhésion première au monde. *La Théorie des catastrophes* reprend donc l'aventure des sens qui se manifestait dans *Les Paysages de l'estase* (Les Herbes rouges, 1997). On peut bien sûr avoir des réserves, mais il faut tout de même avouer qu'un univers très personnel émerge de ce réseau d'images inatten-

La passion comme catastrophe naturelle

dues. On aurait tort, il me semble, de vouloir rapprocher à tout prix cette pratique contemporaine de la tradition issue de surréalisme. Loin de l'effet gratuit, une cohérence aussi organique que désinvolte empêche cette suite poétique de céder aux pièges du tape-à-l'œil.

«*On se laisserait convaincre par ce qui n'existe pas. / On dissimule sa détresse dans la stèle rainée des enfants. / On envage de ne pas savoir lire sur les lèvres. / Derrière la fenêtre, un revolver se tient debout: la vie est / une passionnée des misères. / C'est comme ça, les armes qu'on cache. Après plusieurs / années, on met son cuir dans le feu. / On n'est plus le marcheur de la bouche, / on tourne le dos jusqu'à la fin.*»

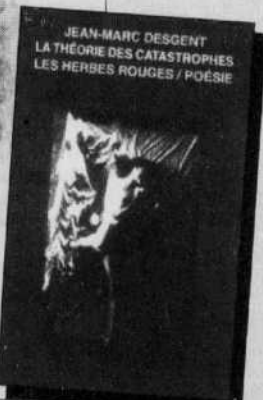
Le lyrisme d'un tel passage se retrouve non pas dans la forme, plutôt sage, mais dans ce maelström baroque des émotions. L'horreur côtoie la beauté, le dégoût enchaîne sur le désir, la violence prend les contours d'une tendresse extrême. C'est peut-être un rapport semblable au fragile et au sauvage qui fait que ce recueil compte parmi les plus forts de Desgent. Après la catastrophe amoureuse, il y a toujours ce corps qu'il faut habiter malgré le désordre. Ce livre intriguant montre ce qui se cache derrière les apparences: un «*jour de ruines nombreuses*».

Recommencement

Dans *Du chaos et de l'ordre des choses*, de Stefan Psenak, la lucidité

passionnelle est dépeinte sous un angle très différent. Paru à la fin de 1998, ce récit poétique a reçu le prix Trillium 1999 (la plus haute distinction littéraire pour francophones en Ontario). Maintenant, une deuxième édition le fait entrer dans la collection «Bibliothèque canadienne-française» des Éditions du Nordir. Pourquoi un tel engouement? Dans la très élogieuse préface de François Paré, on parle d'une «*fabrique tragique et essentielle* [qui] offre une extraordinaire richesse d'interprétation». Il est vrai que cette série de textes fragmentaires fait preuve d'une écriture souvent forte et surtout attentive à l'essence même de ce «*cycle de recommencement*». Contrairement à *La Théorie des catastrophes*, *Du chaos et de l'ordre des choses* ne s'éloigne jamais du sens aussi palpable qu'immédiat. L'histoire dépeignée met en scène un homme qui tentera de sauver cette «*femme impure*» promise à l'échec existentiel. Le narrateur en viendra également à se perdre lui-même à travers cette rencontre avec l'autre. Tout cela existe, mais Psenak n'évite pas un certain nombre de stéréotypes qui vont de la paumée à l'artiste en plein naufrage. Bien tissé, ce récit n'évite pourtant pas la caricature des individus. Dommage, puisque la prose de ce jeune auteur invite à découvrir des moments de spontanéité et d'invention véritables: «*Chaque jour, de silencieux quiem accompagnent ses départs. Chaque jour amène un nouveau deuil qui, croit-il, les rapproche du grand jour. Et rien — sauf peut-être ce rien dont elle lui a parlé et qu'il n'a pu trouver — ne saurait entraver l'inépuisable mécanisme de la fuite.*» Malgré ses forces, faut-il pour autant parler d'une œuvre majeure?

JEAN-MARC DESGENT La Théorie des catastrophes



54 p., 12,95 \$

« Je descends encore jusqu'aux mots répandus pour personne. »

LES HERBES ROUGES / POÉSIE



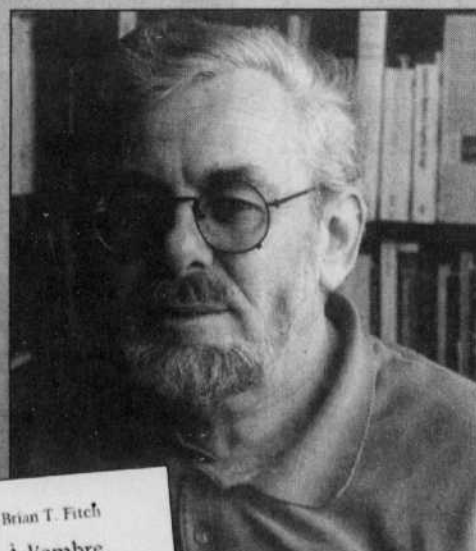
félicite Hélène Guy
Lauréate du Prix Alfred-DesRochers
pour *Amours au noir*



Hélène Guy
Amours au noir
roman



félicite Brian T. Fitch
finaliste au Prix du Gouverneur général
catégorie essai
pour *À l'ombre de la littérature*



Brian T. Fitch
À l'ombre de la littérature
essai



Louveautés



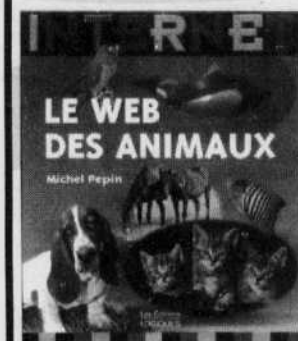
L'agenda de l'internaute 2001

Bruno Guglielminetti
Pour ceux dont le quotidien prend la couleur du Web, qui chatient et qui surfent matin, midi et soir, voici un agenda dont ils ne pourront se passer!
ISBN 2-89381-719-X • LX-829
19,5 sur 24 cm • 144 p.
illustré • reliure spirale • 14,95 \$



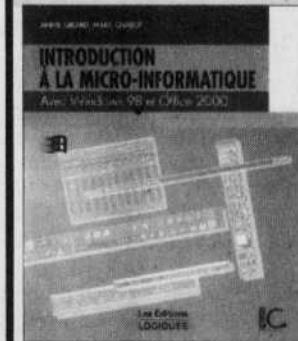
Pour jeunes internautes seulement

Corinne De Vailly
Lieu d'échanges, de découvertes et de plaisirs, le Web a été inventé pour les jeunes!
ISBN 2-89381-770-X • LX-880
19,5 sur 24 cm • 200 p. • 18,95 \$

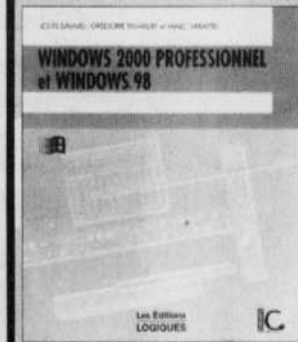


Le Web des animaux

Michel Pepin
Un vétérinaire, chroniqueur à l'émission Salut Bonjour! vous guide à travers la jungle du Web.
ISBN 2-89381-748-3 • LX-858
19,5 sur 24 cm • 256 p. • 24,95 \$



Introduction à la micro-informatique avec Windows 98 et Office 2000
Annie Girard et Marc Chabot
Comment tirer profit de l'environnement informatique et bureautique le plus populaire sur la planète.
ISBN 2-89381-750-5 • LX-860
19,5 sur 24 cm • 288 p. • 24,95 \$



Windows 2000 Professionnel et Windows 98
L. Savard, G. Tremblay et M. Sakaitis
Maîtrisez Windows et vous maîtriserez l'informatique!
ISBN 2-89381-749-1 • LX-859
19,5 sur 24 cm • 144 p. • 18,95 \$

LOGIQUES
Les Éditions LOGIQUES inc.
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

LIVRES

DANS LE POCHE

En buvant du thé vert

JOHANNE JARRY

À l'heure où tout est mis en œuvre pour uniformiser la planète, gommer les différences, il fait bon savourer l'existence des frontières en ouvrant un livre qui appartient à la catégorie «littérature étrangère». Le voilà, cet autre si différent qui invite le lecteur à regarder le monde et la vie autrement. En matière d'altérité, l'Asie est un continent qui réserve de nombreux dépassements, y compris littéraires. Mais pour y accéder, le lecteur a besoin de passeurs. Heureusement, certains éditeurs sont des spécialistes en la matière. A ce chapitre, on doit souligner le travail exemplaire de la maison d'édition Picquier et celui des traducteurs qui ne cherchent pas à donner des accents occidentaux à cet univers asiatique.

Je vous écris (Picquier poche), de l'écrivain japonais Inoue Hisashi, est le premier roman de l'auteur à être traduit en français. Grâce à la forme épistolaire, ce roman explore fort habilement plusieurs aspects qui distinguent la culture nippone de la nôtre. Dix personnages écrivent régulièrement à un correspondant. En prenant connaissance de ces lettres, le lecteur s'immerge dans leur intimité. Chaque histoire se développe comme un polaroid jusqu'à nous donner l'image d'un fragment de la vie des protagonistes, morceau souvent tragique que l'écriture protège pudiquement. On donne raison à la traductrice française Karine Chesneau lorsqu'elle souligne, en introduction, le sens critique de l'auteur vis-à-vis la société japonaise. Voici un roman original d'un écrivain très populaire chez lui. Œuvre à suivre.

Elles semblent peu nombreuses, les femmes japonaises



qui publient. En voici une dont l'univers romanesque est tout à fait singulier. En effet, on conserve longtemps un sentiment d'inquiétante étrangeté une fois qu'on a terminé la lecture de *L'Annuaire* (Babel) de Yôko Ogawa. Après avoir subi un léger accident de travail qui a abîmé son annuaire, une jeune fille, narratrice du récit, devient l'assistante de M. Deshimaru, propriétaire d'un laboratoire de spécimens où ceux qui en éprouvent le besoin vont déposer des objets pour mettre fin à un lien, à une douleur. «Parce que le sens de ces spécimens est d'enfermer, séparer et achever. Personne n'apporte d'objets pour s'en souvenir encore et encore avec nostalgie.» Mais le lecteur comprendra que les objets ne sont pas les seuls spécimens à intéresser M. Deshimaru... Le style minimaliste et évocateur de Yôko Ogawa est envoûtant. (Au moment d'écrire ces lignes, on apprend que la sortie du livre a été reportée de quelques semaines. Patience.)



On accuse souvent le Japon d'être un pays xénophobe. Pourtant, l'influence extérieure, à commencer par celle des Américains, que des milliers de Japonais ont combattue, est perceptible chez certains auteurs japonais. Dans *Kyoko* (Picquier poche), Murakami Ryû fait traverser les États-Unis à une jeune japonaise. *Kyoko* n'a pas oublié José Fernando Cortés, le G.I. qui lui a appris à danser alors qu'elle était enfant. C'est pour le remercier de lui avoir enseigné ce qui l'a maintenue vivante qu'elle fait le voyage aux États-Unis. Elle finit par retrouver un José qui agonise du sida et n'espère qu'une chose: retrouver sa mère cubaine exilée à Miami. L'originalité du roman de Ryû consiste à nous livrer la perception américaine qu'ont les différents protagonistes de la jeune *Kyoko*. Peut-être un peu fleur bleue par moments, le roman laisse tout de même entendre une voix attentive au mélange et au choc des cultures. Murakami appartient à la nouvelle génération



d'écrivains japonais. Avec *Kyoko*, il voulait écrire «un roman sans drogue, sans violence et sans sexe, sur la renaissance et l'espoir». Le lecteur plus aventureux pourra lire *Bébés de la consigne automatique*, qu'on dit plus représentatif du style *hard* de l'auteur. Le Japon a aussi fasciné des écrivains qui ont placé cette culture au cœur de leur œuvre. Retenons-en deux. D'abord, le Néerlandais Cees Nootboom, de qui on peut lire *Mokusei! Une histoire d'amour* (Folio), une ode au mystère de la femme nippone. *Mokusei*, c'est le nom que porte une plante odoriférante au Japon, mais c'est surtout ainsi que le narrateur nomme celle qui le fait chavirer. Récit d'une passion chargée d'érotisme, *Mokusei!* laisse surgir la petite musique tout à fait unique de Nootboom. Et si l'auteur plaît, on peut prolonger l'audition avec *Le Chant de l'ère et du paraître* et *L'Histoire suivante*, qui viennent de paraître chez Folio. Quant à l'écrivain britannique James Melville, il est «tombé



amoureux du Japon» alors qu'il y travaillait et a fait du pays le théâtre de tous ses romans policiers. *Un linceul de brocart* (10/18) achève une série de treize. On y retrouve l'improbable inspecteur Otani, improbable dans la mesure où la tendresse qu'il témoigne aux siens et la délicatesse dont il sait faire preuve le font davantage ressembler à *Papa à raison* (en plus sympathique, quand même). Mais on excuse James Melville de prêter à ses personnages certaines caractéristiques plus occidentales car ses romans introduisent le lecteur à la culture japonaise avec beaucoup de tact et de finesse. Excellent guide. Est-ce parce que le Vietnam devient une destination de plus en plus populaire? Ces derniers mois ont vu arriver sur les rayons des romans vietnamiens qui permettent enfin au lecteur d'ici de savoir comment on y pense le monde là-bas. *Au-delà des illusions* (Picquier poche), de Duong Thu Huong, ébranle une conception



paysanne du pays. Ce qui fut le livre de chevet de toute une génération», probablement celle des années 80, est un roman moral et intellectuel. A Hanoï, après que le Vietnam a été réuni sous un même gouvernement socialiste (1976), un journaliste, soucieux de bien faire vivre sa femme qu'il adore et sa fille, accepte d'écrire ce que le régime lui dicte conformément à «l'idéologie du succès» du parti. Quand sa femme apprend qu'il a perdu son intégrité, elle le quitte. Elle s'éprend d'un sculpteur adulé, le vénère et le place, bien entendu, du côté des purs. Le roman agace par moments, justement par son aspect moral trop souvent moralisateur. Mais il fascine aussi car il est habitué par une soif d'idéal à laquelle les arts, l'amour, la politique et la philosophie doivent se mesurer. Beau défi... À explorer aussi, un recueil de nouvelles: *Conte d'amour un soir de pluie* (L'Aube poche), de Nguyen Huy Thiep, plus exotique, plus poétique. Le mois prochain, retour au pays...

PHILOSOPHIE

Le présent de l'attente

Une lecture de saint Paul

GEORGES LEROUX

De toutes les différences qui séparent la pensée ancienne de la pensée de l'âge de la science, la présence du temps marqué est sans doute la plus importante. Mesure-t-on l'abîme qui, plaçant la pure succession du temps de l'histoire sur un vecteur dépourvu d'attente, isole par contraste l'espérance de ceux pour qui le temps est imprégné de la signification que lui confère son terme? Déjà, l'introduction d'une temporalité linéaire, que la création et la fin des temps permettaient dans le judaïsme de dessiner au crayon et de marquer de l'alpha et de l'oméga, avait constitué pour la pensée grecque, fascinée

par le recommencement cyclique, une véritable révolution. Cet affrontement, dont témoigne surtout le débat des communautés juives et grecques avant la formation de la communauté chrétienne primitive, se nourrissait des difficultés de la pensée messianique. Philon d'Alexandrie en donne la mesure. Il ne suffisait pas de débattre de l'origine, il fallait encore chercher à préciser comment le présent allait s'achever et entraîner dans sa fermeté l'avènement du royaume. La venue du libérateur, ce messie attendu dans les communautés post-exiliques, demeurait en effet un événement confus: allait-il abolir le temps ou introduire la justice dans le temps de l'histoire

et modifier la nature même de l'attente? Cette situation atteint son point limite quand Jésus déclare qu'il est le Messie. Le salut est intervenu dans le cours du temps et l'attente eschatologique est désormais celle d'une fin du temps, marquée par un retour.

La qualité du temps

Dans tous ses livres, le philosophe italien Giorgio Agamben se montre obsédé par la possibilité de donner au temps une signification. Pas seulement une ligne, mais une qualité. Un temps qui serait en effet entièrement abstrait ne serait plus un temps humain ou historique, et il ne se trouve personne pour le penser. L'exemple de l'éthique, emprunté à la pensée de Kant, lui sert

à mettre en relief son point de départ. A celui qui serait tenté de dire que le temps marqué est le temps archaïque du religieux, la tradition kantienne répond que seule la structure de l'attente permet d'ouvrir un espace pour l'éthique, car seule elle autorise la pensée du comme si: vivre comme si le bien était possible et comme si l'histoire en épousait la direction. Privé de cette attente, le temps abolit son propre vecteur et transforme toute expérience en nihilisme. Lecteur et éditeur de Walter Benjamin, Agamben sait qu'il n'est pas seul dans cette méditation d'un temps marqué pour un âge qui, paradoxalement, veut rompre avec la métaphysique et congédier une éternité qui ne serait que la doublure inutile de l'histoire. Penser le messianisme, comme Benjamin l'a entrepris, ce n'est donc pas travailler à restituer une fin transcendante, mais plutôt montrer dans le temps humain le caractère irréductible d'une ouverture sur le bien.

Déjà, dans *Homo sacer* (Seuil, 1997), Agamben, méditant sur l'allégorie de la loi de Kafka, avait proposé une interprétation de l'énigme: «Le Messie ne viendra que lorsqu'il ne sera plus nécessaire...» Dans ce nouvel essai, où il convoque toutes les ressources de la philologie pour lire le premier verset de l'Épître aux Romains, il confie à l'interprétation de quelques mots (Paul, appelé, séparé, apôtre, esclave, évangile, Christ) la tâche immense de pénétrer dans le message de Paul, pour le saisir comme expérience primitive et déterminante du «temps qui reste». Le livre est divisé en journées, qui correspondent aux étapes d'un séminaire et qui sont consacrées à l'exploration d'un thème relié au messianisme de Paul. Entre la mémoire et l'espoir, entre le manque et la plénitude, il cherche chez lui la possibilité



d'une communauté messianique, fondée sur un temps réinterprété. Cette insistance sur le judaïsme de Paul n'opère pas nécessairement au détriment de sa foi dans le salut apporté par Jésus. Elle permet cependant de prendre la mesure de cette contraction du temps dans la pensée de celui qui a éprouvé, dans son appel, la transformation messianique de l'histoire et la séparation de la communauté. Le philosophe n'a pas à se prononcer sur la nature de cet appel, ce qui l'intéresse, c'est l'irruption de l'éthique dans l'expérience de l'histoire: alors qu'il y avait la Loi, et seulement la Loi, le Messie advenant appelle à la liberté et à l'amour. S'adressant à ses frères de la communauté romaine, Paul leur annonce que le temps est désormais pour eux marqué. Ce temps marqué annule la figure de ce monde et il invite à vivre en dépossédés du monde, libérés de la Loi, libérés des identités oppressantes tout en demeurant dans son «état».

Le temps qui reste est donc un autre temps qui vient soulever le temps présent et lui apporter la signification de l'éthique, en quoi réside la substance de la «nouvelle», c'est-à-dire de l'évangile. La sécularisation de cette idée chez Marx n'aide rétrospectivement à la comprendre que si elle éclaire le sens du «comme si» qui, chez Paul, est un «comme non»: vivre en ce monde, comme n'en étant pas, vivre dans l'oppression, comme se sachant emporté par la liberté. Agamben insiste: il ne s'agit pas d'un idéal, l'appel qui marque le temps demeure, comme les chrétiens de Paul, le déchet du monde. Cette lecture, très empreinte de la pensée de Benjamin, de l'éthique paulinienne de la séparation, est sans doute en excès sur l'expérience de Paul. La fin du livre montre même comment le souvenir de Paul a hanté Benjamin jusque

dans les *Thèses sur la philosophie de l'histoire*. Quand Agamben écrit «[...] il ne contemple le salut que dans la mesure où il se perd dans ce qui ne peut être sauvé», il parle plutôt de Benjamin que de Paul, même s'il voudrait nous inviter à ne pas trop opposer un messianisme religieux ancien et un autre, emporté par la fantasmagorie dialectique de la modernité. Il met en relief un marquage du temps messianique qui ne doit plus rien à la foi dans la rédemption. Ce regard philosophique sur le temps qui reste exige en effet une forme d'abandon, que tout invite à retrouver chez Paul: «La puissance s'accomplit dans la faiblesse» (2 Cor., 12, 9). C'est cette faiblesse qui désactive la Loi et rend possible le don vers le bien. C'est aussi cette faiblesse qui fraye le chemin de la foi, mais dans la lecture d'Agamben, cette foi demeure seulement l'envers de la Loi.

Peu de livres autant que ceux de Giorgio Agamben ont le pouvoir de nous conduire à la croisée des chemins, sont sans imprégner d'une telle sensibilité au poids des traditions et saisis d'une aussi grande urgence de les réinterpréter. La mélancolie de ses premiers travaux (*Enfance et histoire*, *Stanza*, *Le Langage et la Mort*) est toujours présente, mais elle inspire maintenant une méditation sur le temps, sur l'identité, sur le dépassement éthique de la Loi qui montre une nouvelle rigueur. Les apories y sont nombreuses, le lecteur est parfois décontenancé par les paradoxes, mais s'il persiste, il est récompensé par une ouverture du texte qui est le plus souvent lumineuse. Le portrait de Paul qu'il esquisse ici n'a rien de scolaire, même s'il doit beaucoup à une érudition très diversifiée; il constitue en fait un renversement de cette érudition, aux fins d'une pensée du temps présent. On dira certainement que ce portrait est exagéré, mais à le lire on pensera que seule cette exagération peut encore nous parler. On pensera aussi que cette exagération, en raison de son insistance éthique, sauve de l'oubli des textes fondateurs. Comment le demeureraient-ils, en effet, s'ils n'étaient restés dans la perspective même de ce qu'ils fondent, une expérience d'un temps autre?

LE TEMPS QUI RESTE UN COMMENTAIRE DE L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS

Giorgio Agamben Traduit de l'italien par Judith Revel Éditions Rivages Paris, 2000, 272 pages

RÉCOLTE L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT D'AUTOMNE Jacques Brunet MESSE GRISE OU LA FESSE CACHÉE DU BON DIEU ROMAN ÉDITIONS DAVID 15.00 \$ je te pardonne, même si c'est difficile et même si j'en ai honte, l'amour que je te porte

Raoul luôaR yauguD Duguay L'ÉPIQUE le bouttt de touttt L'HISTOIRE DE L'UN DE NOS GRANDS MOUVEMENTS CULTURELS. ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

Le Banc Frédéric Lapiierre Nouvelles Le Banc 17,95 \$ • 136 pages ISBN 2-92245-40-3 C. P. 35040, CSP Fleury Montréal (QC) H2C 3K4 Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128 LES ÉDITIONS VARIA Distribution: Prologue www.varia.com

LIVRES

Entretien avec Edgar Morin

Ces lumières qui nous aveuglent

Sociologue, historien mais surtout touche-à-tout — appellation qu'il revendique —, Edgar Morin est, depuis plus de 40 ans, une figure centrale de l'intelligentsia française. Ses derniers ouvrages sont empreints d'une volonté de récapitulation, de synthèse, de retour sur un riche parcours. Avec *Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur* (Seuil), il termine un cycle de réflexion où il plaide encore pour le décloisonnement des savoirs. Au soir de sa vie, c'est pour lui une manière de boucler une boucle. Insistons: une boucle, parce qu'à le voir aller, on se dit qu'il n'est pas près de la boucler! Rencontre avec un homme à la «curiosité omnivore», boulimique de vie et de connaissances.

ANTOINE ROBITAILE

À quelque 80 ans, il bouillonne. Au cégep de Limoilou, il y a quinze jours, il descendait tout juste d'avion lorsqu'il donna, gesticulant devant une salle comble de plusieurs centaines de places, une conférence énergique sur son fameux dada: «*Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*». En pleine description du cinquième de ces savoirs, lui-même s'arrêta un instant pour dire qu'il lui fallait accélérer. Autrement, sans doute, aurait-il parlé toute la nuit. Décalage horaire? «Non, dit-il le lendemain, ça va, je ne suis pas trop fatigué.»

Infatigable, voilà qui le décrit bien. Fatigant pour ses interlocuteurs? Peut-être un peu. Ses proches confient que trouver un moment pour le rencontrer équivaut, en terme de difficulté, à «*détourner un avion*». Aussi, la conversation, avec lui, est-elle la plupart du temps à bâtons rompus. Elle démarre sur la science, transite par une anecdote croustillante, fait un détour par la pensée de quelque Grec et se termine sur l'évocation d'une théorie de science sociale contemporaine. Dans un récent petit livre (*Dialogue sur la nature humaine*, avec Boris Cyrulnik, Éditions de l'Aube), Morin explique que l'impression de «*bâtons rompus*» qui s'en dégage est justifiée. En effet, Cyrulniket lui revendiquent une attitude. Ils cherchent, écrit Morin, à «*voir les liens*» et non pas seulement «*les distinctions*». «*Si nous parlons de l'intelligence humaine, nous avons besoin de la révéler à ce qui était l'intelligence animale, pas seulement pour voir la continuité, le développement, mais aussi le saut qu'apportent évidemment le langage ou la conscience humaine. On passe des thèmes politiques aux thèmes éthiques.*»

Voilà, simplement illustrée, l'idée sur laquelle Morin revient de livre en livre depuis 20 ans: la complexité. Son projet: décloisonner la pensée moderne, relier ce qui a été divisé, séparé, analysé, distingué depuis que Descartes — grand méchant dans cette histoire — a expliqué qu'il fallait comprendre le tout en le saisissant dans ses parties. Position profondément erronée pour Morin, qui y oppose celle de son auteur fétiche, Pascal. De qui il déduit cette maxime: «*Les vérités séparées comportent une part d'erreur qui est leur mutilation.*» Avec Descartes, la science «*a aussi mis entre parenthèses la question du sujet*», déplore-t-il. «*Pour la science, subjectivité veut dire perturbation affective et non pas source de la connaissance, alors qu'elle l'est bel et bien.*»

Outre le risque d'erreur, il y a l'enfermement des scientifiques. «*Pris dans la logique de superspécialisation, la plupart d'entre eux s'enferment et ne veulent plus rien savoir du monde.*» Cette focalisation rendrait irresponsable, un peu à l'image de l'homme urbain lorsque, devant lui, tombe une personne dans la rue: «*c'est pas mon boulot, c'est celui des ambulanciers.*» Aussi, les scientifiques mépriseraient souvent le politique alors qu'ils croiraient que la science n'a que du bon à apporter au monde.

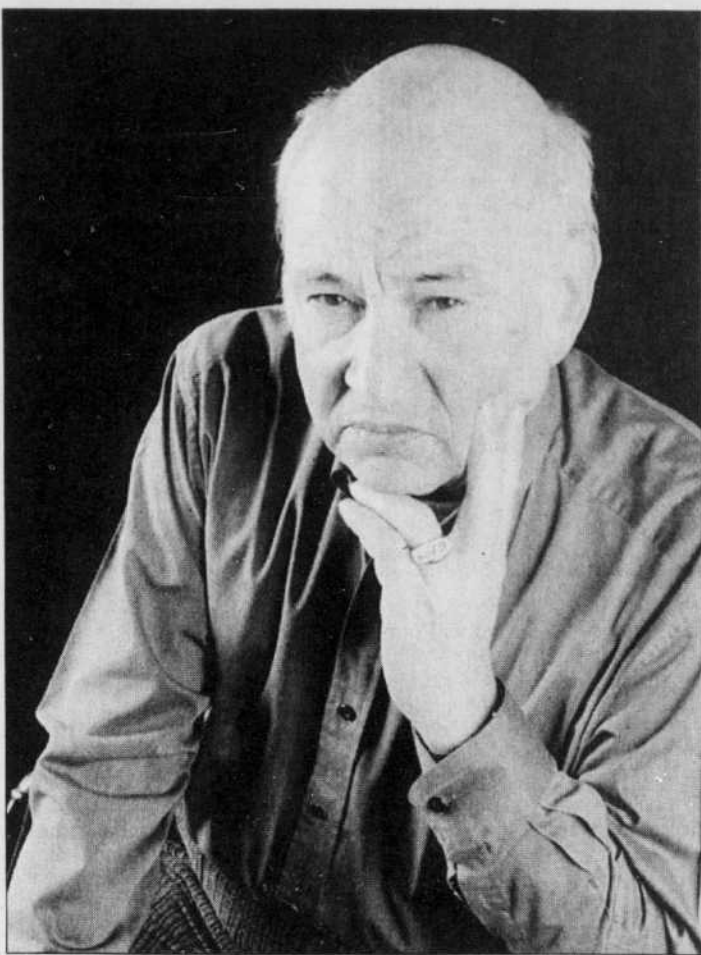
Sans nier les apports historiques de la science, sans bien sûr réclamer «*la fermeture des laboratoires*», comme André Breton et les surréalistes après Hiroshima, Edgar Morin avoue tout de même avoir certaines craintes. Non seulement les chercheurs se trouvent-ils de plus en plus enfermés dans leur couloir de recherche,

ceux qui voudraient peut-être en sortir y sont ramenés illico par la concurrence internationale. «*Le généticien Jacques Testart a beau lancer des cris d'alerte, personne ne l'écoute.*» De plus, la logique marchande s'ingère comme jamais dans la recherche. La science contemplative n'existe pratiquement plus. «*La logique du profit change la vocation même d'un chercheur ou d'un biologiste: il est actionnaire ou participant dans les sociétés qui l'engagent.*» Et cela l'amène parfois à garder pour lui certaines de ses découvertes. «*La connaissance scientifique doit être une chose publique, rappelle Morin. Or peut-être y a-t-il des molécules importantes, découvertes par des industries pharmaceutiques, lesquelles n'en savent que faire et préfèrent les garder secrètes.*»

Au reste, tout va trop vite: «*Les processus sont, comme jamais, accélérés et complexes.*» L'intelligence humaine a du mal à suivre: «*L'oiseau de Minerve prend son envol au crépuscule, disait Hegel. C'est-à-dire que la conscience humaine a toujours du retard sur les événements. Imaginez devant l'accélération actuelle!*» Face à cette situation, «*la plupart des élus, incapables de concevoir la complexité, décident de faire de la politique au jour le jour.*»

Que faire, alors? Réactiver les vertus du politique. Ne pas se fier qu'aux experts et aux comités de bioéthique. Prendre conscience que les enjeux scientifiques sont politiques et sociaux. Faire en sorte que «*le peuple tranche*» après délibération.

Complexité, complexité. Pourtant, plusieurs auteurs ont, ces dernières décennies, tenté de rapprocher les savoirs, de recoller les morceaux entre sciences et sciences humaines. Parfois, leur complexité est tellement complexe... que personne n'y comprend rien. «*Le charabia existe*», avoue Morin sans citer de noms. Aussi, il y a eu l'affaire Sokal, du nom de ce physicien américain qui dénonça les «*erreurs grossières*» de penseurs français qui tentaient d'intégrer des notions de science à leur discours. Morin déplore que cette polémique ait finalement abouti à ce que les scientifiques interdisent que les autres mettent le nez dans les «*sciences dures*». Approfondissement du fossé, «*sans par ailleurs que les sciences humaines ne fassent leur autocritique*». Dommage.



Edgar Morin

SOURCE LE SEUIL

Aveuglement et humilité

Paradoxal, au fond, enchaîne Morin, que le siècle des connaissances, que l'économie dites du savoir, «*soient marqués de tant d'aveuglements*».

Mais n'est-ce pas normal, au fond? N'est-ce pas le lot de l'être humain de prendre conscience «*qu'il sait qu'il ne sait pas?*» Edgar Morin ne prescrit-il pas l'enseignement de l'indétermination, de l'incertitude de tous les savoirs, dès la plus tendre enfance? Ne trouve-t-il pas «*fou*» un de ses amis philosophe qui affirme se connaître globalement?

«*Oui*», répond Morin, «*mais la connaissance permet d'arriver à un degré supérieur d'ignorance. Plus elle s'accroît, plus elle prend contact avec l'ignorance. On arrive à la connaissance de l'ignorance alors que l'ignorance initiale est la connaissance qui ne sait pas qu'elle est ignorante, qui est prétentieuse et arrogante.*»

Reste que, englués que nous sommes dans l'ignorance, nous réussissons pourtant, parfois, à ne pas nous tromper, comme Edgar Morin lorsqu'il joindra la Résistance, en pleine guerre. Ce

qui ne l'empêchera pas «*d'errer*», de son aveu même (voir page 42 de ses *Itinérances*, Arléa), en militant pour le Parti communiste quelques années plus tard.

Au fond, ne sommes-nous pas toujours en train de faire des paris, à l'instar de Pascal?

SEPT SAVOIRS NÉCESSAIRES À L'ÉDUCATION DU FUTUR

Edgar Morin
Le Seuil,
Paris, 2000, 144 pages

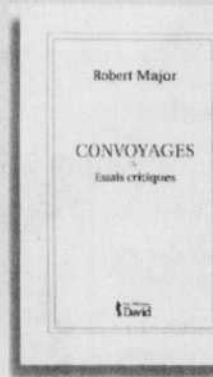
DIALOGUE SUR LA NATURE HUMAINE

Edgar Morin
avec Boris Cyrulnik
Éditions de l'Aube
Paris, 2000, 72 pages

ITINÉRANCES

Entretiens
avec Marie-Christine Navarro
Arléa
Paris, 2000, 128 pages

Félicitations ! à Robert Major finaliste au Prix du Gouverneur général Convoyages



334 pages, 18 \$



Il y a, dans ce livre, une générosité critique, une fidélité de tous les instants aux œuvres lues, un respect du lecteur, qu'on n'écrase jamais sous de lourds artifices théoriques, qui méritent d'être salués sans trop de retenue. C'est fait.

Louis Cornellier, *Le Devoir*, samedi 16 avril 2000, D 6.

Que l'apocalypse soit ! Chants nouveaux de la Sibylle



Andrée Christensen et Jacques Flamand

Une passion, une urgence, la même confiance en l'Univers, la même écoute, dans une communauté de réflexion et de poésie, un auteur à deux voix.

140 pages, 15 \$

Une faim de Louve

Loïse Lavallée

«*Recueil puissamment érotique, mais qui se situe aux antipodes de toute pornographie. Il se joue bien davantage dans les dimensions du sacré, je dirais même du religieux. Les illustrations qui les accompagnent sont à la fois abstraites et suggestives.*»

Réjean Robidoux



152 pages, 15 \$

Haïku et francophonie canadienne

sous la direction d'André Duhaime
accompagné des œuvres de Gernot Nebel

Quarante-cinq poètes de six provinces canadiennes font partager le plaisir toujours renouvelé de jouer avec cette forme de poésie d'inspiration japonaise qui permet de transformer le vécu quotidien.

Pour le lecteur, c'est aller de surprise en surprise.



108 pages, 10 \$

Paroles du soir. Contes du Rwanda

Recueillis par Mgr Aloys Bigirumwami
Adaptation française par Pierre Crépeau



356 pages, 20 \$

Ce florilège de 65 contes du Rwanda comprend des contes d'animaux, des contes sociaux et des contes merveilleux. Récits tantôt purement imaginaires, tantôt rudement réalistes, ils étonnent, émerveillent et amusent; ils jugent aussi, louangent ou condamnent.

Messe grise ou La fesse cachée du Bon Dieu

Jacques Brunet



«*Si j'étais bedeau, je ferais sonner les cloches pour saluer un livre que j'ai eu tant de plaisir à lire.*»

Jean-Louis Major

158 pages, 15 \$

L'harmonica

Marie-Andrée Donovan



104 pages, 10 \$

De chaque côté du mur, deux délires s'affrontent. Dans le dialogue entre l'innocence et la folie, l'harmonica intervient à la fois tendre et ironique, pour accompagner les destins jusqu'à leur vérité.

Merci de l'appui de nos fiers partenaires
de l'entreprise privée

Coughlin & Associés Ltée;
la Firme comptable Vaillancourt • Lavigne • Ashman;
le Cabinet juridique Emond Hamden.

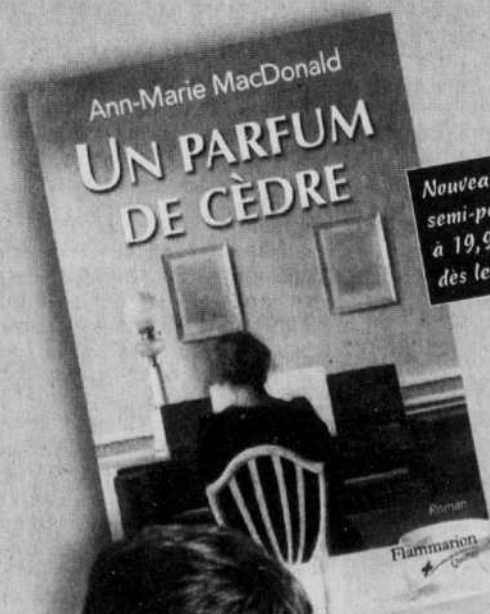
Les Éditions David
1678, rue Sansonnet,
Orléans (Ontario) K1C 5Y7
Télec.: (613) 830-2819
Courriel: ed.david@sympatico.ca
www.3sympatico.ca/ed.david/

UN LIVRE FABULEUX UN SUCCÈS ÉCLATANT

1 an à la liste des best-sellers
23 000 exemplaires vendus

Finaliste au prix des Libraires
Sélectionné pour le prix Grand public
du Salon du livre de Montréal

En lice pour le prix du Gouverneur général - traduction



Nouveau format
semi-poche
à 19,95 \$
dès le 3 novembre



Bravo Ann-Marie MacDonald
Bravo aux traducteurs
Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Merci aux milliers de lecteurs!

Flammarion
Québec

DANIEL PINARD

PRÉFACE DE VICTOR-LÉVY BEAUCHEU

JEAN-LOUIS MILLETTE

PORTRAIT D'UN COMÉDIEN

ENTRETIENS

POUR REVIVRE
L'ÉMOTION D'UN ARTISTE
HORS DU COMMUN.



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

La Jouissance du loup à l'instant de mordre

Roman
d'aventures

LA JOUISSANCE DU LOUP
À L'INSTANT DE MORDRE



Anne-Marie Saint-Cerny

Voici un roman d'aventures et d'amitié
troubée entre des hommes différents
mais qui partagent tous un destin
commun, celui d'être liés aux guerres qui
séviennent aujourd'hui. Ces hommes savent
aussi ce qui déclenche ces guerres: raisons
de pouvoir et de profits, faiblesse et
indifférence.

Les affairistes et autres élus jouent
désormais aux dés, sous les dorures des
ministères, avec la destinée de leurs frères
humains...

www.varia.com

23,95 \$ • 312 pages

ISBN 2-92245-38-1

Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128

C. P. 35040, CSP Fleury
Montréal (QC) H2C 3K4

LES ÉDITIONS
VARIA
Distribution: Prologue

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Sorcières et squelettes

CAROLE TREMBLAY

STEF LE SQUELETTE VEUT VOLER

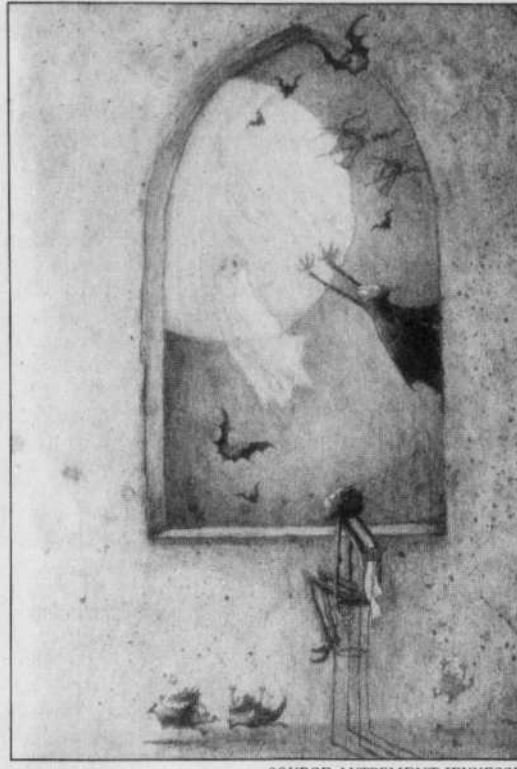
Texte et illustrations de Riské Lemmens
Autrement Jeunesse
Paris, 2000, 32 pages

Un jeune squelette débordant d'optimisme et d'énergie se met en tête de voler comme ses amis les chauves-souris et les sorcières. La nature ne l'ayant pas doté des attributs nécessaires, l'enthousiaste tas d'os fait preuve d'une inventivité sans cesse renouvelée pour se donner des ailes. Têtu comme un crâne de mule, il persiste dans sa quête malgré les échecs répétés. Sa dernière invention le précipite au bord des douves, où il découvre la splendeur de l'eau. La fin ouverte laisse présager de beaux essais de natation... Un album graphiquement réussi qui taquine tendrement les rêveurs obstinés.

CONTES D'OGRES ET DE SORCIÈRES

Collectif
Milan
Paris, 2000, 94 pages

Ce magnifique recueil de contes regroupe une dizaine d'histoires, certaines classiques, d'autres plus contemporaines, qui ont pour thème les ogres et les sorcières. Une demi-douzaine d'illustrateurs tout ce qu'il y a de plus «tendance» se partagent la tâche de rendre l'ouvrage agréable à l'œil. La facture graphique très actuelle réussit presque à insuffler un air de jeunesse aux vieilles histoires mille fois entendues. Il est cependant regrettable que les contes tirés du folklore des quatre coins de la planète, comme *Jorinde*



SOURCE AUTREMENT JEUNESSE
Illustration de Riské Lemmens pour *Stef le squelette veut voler*

de et *Jorindel*, *Baba Yaga* ou *Ondine*, ne soient pas accompagnés d'une note indiquant sinon leur auteur, du moins leur provenance. Le lectorat auquel cet ouvrage

se s'adresse, les enfants de six à neuf ans, aurait supporté, voire mérité quelques petits renseignements.

LA SORCIÈRE EST DANS L'ÉCOLE

Gudule, Collection «Les frousses de Zoé»
Hachette, «Bibliothèque Rose»
Paris, 2000, 154 pages
À partir de huit ans

Zoé est l'héroïne favorite de ma fille de neuf ans. Je ne partage pas entièrement son enthousiasme, le mien étant refroidi par l'utilisation excessive de clichés. Je dois quand même reconnaître qu'on ne s'ennuie pas à la lecture de ses aventures. Zoé n'a pas froid aux yeux. Débrouillarde et rusée, elle se retrouve toujours au centre d'histoires formidables, à la limite du fantastique. Des histoires tellement fantastiques, en fait, que l'héroïne se réveille toujours à la fin de chacun des romans. C'est vous dire... Dans cet épisode de ses rêves tumultueux, Zoé est aux prises avec Mme Lenoir, son professeur de français. Transformée en sorcière pour les besoins de la fiction onirique, la maîtresse utilise les règles grammaticales sur l'accord du participe passé comme formules magiques. Un véritable cauchemar où Zoé, qui n'arrive pas à réciter la formule par cœur, se retrouve victime de punitions maléficques dont elle se tirera... juste avant le réveil.

MADemoiselle WIZ, MAÎTRESSE SORCIÈRE

Terence Blacker
Hachette «Bibliothèque rose»
Paris, 2000, 94 pages
À partir de sept ans

L'association maîtresse d'école-sorcière est un classique. En voici une nouvelle preuve dans la

même collection. («Mademoiselle Wiz» est une autre série populaire de la Bibliothèque rose.) Après la version de la méchante sorcière, voici celle de la gentille. Mademoiselle Wiz est invitée à remplacer une professeure qui souffre d'épuisement professionnel à cause d'une classe particulièrement difficile. Ces enfants terribles ne causent aucun souci à la charmante sorcière, dont l'imagination et les pouvoirs sont capables de grandes choses en matière pédagogique.

LA CITROUILLE OLYMPIQUE

Texte de Hubert Ben Kemoun
Illustrations de Vanessa Hié
Nathan, collection «Demi-Lune»
Paris, 2000, 40 pages
Pour les sept à neuf ans

Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, ce petit roman ne possède qu'un lien assez ténu avec la fête automnale. Arno, un petit gros asthmatique, est surnommé Arnoween par ses cruels camarades de classe parce qu'il est rond et roux comme le potiron. Un beau jour de printemps, la classe d'Arno monte à bord d'un autobus en direction de la ville voisine, où se déroulent les olympiques inter-écoles. Hélas, le véhicule tombe en panne et les enfants sont obligés de finir le trajet à pied. Arno, à cause de son état de santé, doit rester avec le chauffeur pour attendre les secours. Ce qui se présentait comme une attente ennuyeuse se transforme rapidement en catastrophe quand l'autobus bascule en bas de la falaise, avec le chauffeur à son bord. Cet accident sera l'occasion pour Arno de démontrer qu'on peut être courageux, même si on n'a pas le corps et la santé d'un superhéros.

Un album dérangent

GISÈLE DESROCHES

Avec la parution de *Madame Misère*, Les 400 coups frappent un grand coup. Un coup dans les habitudes visuelles, dans les critères esthétiques en usage. Cet album inusité dérange, pas tant par son contenu, inspiré d'un conte traditionnel raconté par François Gravel, que par l'audace de ses illustrations et de sa mise en pages. Fondées en 1994, les éditions Les 400 coups se spécialisent dans les albums pour enfants et se démarquent dès le départ par la qualité de leurs productions, évitant systématiquement les pistes de la facilité et du déjà vu, offrant des illustrations novatrices et des textes libérés des chaînes de la rectitude politique. Je pense à la collection «Grimace», qui regroupe des récits légèrement impertinents et aborde avec espièglerie des thèmes tels que mettre les doigts dans son nez. Je pense à la collection «Monstres, sorcières et autres féeries», qui renouvelle les contes traditionnels en les adaptant au contexte d'aujourd'hui ou en les accompagnant d'illustrations originales de facture résolument moderne.

Madame Misère est le troisième titre paru dans la collection «Billochet», réservée aux contes et légendes, après *Le Baiser magique* et *Poils de serpent et dents d'araignées*. Voici que Patrick



SOURCE LES 400 COUPS
Illustration de Patrick Bernatchez pour *Madame Misère*

Bernatchez déconcerte le lecteur en servant des illustrations traversées par de nombreuses coulées de peinture élevant la dégoulinade au rang de système esthétique. Le règne du «dégoutant» avait déjà rejoint les jeunes par l'entremise des récits d'horreur en vogue. Ici, le «dégoutant» se

fait voir et se donne à admirer. De longues gouttes qui deviennent tantôt barreaux de prison, tantôt éléments de décor, tantôt simple effet de gâchis dont le contour est rehaussé d'une couleur contrastante. La couleur déborde parfois la ligne du dessin, est estompée comme si on avait voulu l'essuyer maladroitement. Les images sombres et imprécises présentent les trois personnages, Mme Misère, Mme Mort et M. Malheur, uniquement à partir de leur silhouette, à la manière des ombres chinoises, sur fond de page unie, couleur pastel.

Il en résulte un effet certes déroutant mais aussi figé et statique, réduisant l'espace à deux dimensions (les jubbes ressemblent à des papiers découpés ou à des taches). Cet effet d'à-plat est démenti pourtant par une mise en pages particulièrement

dynamique à laquelle a activement collaboré l'illustrateur Patrick Bernatchez, qui a inséré plusieurs phrases du texte sur des bandes de couleur, jouxtant différentes formes de couleurs pour faire le fond de page (aucun fond blanc) et insérant en médaillon certaines silhouettes des personnages. La recette de chaque page est différente. L'atmosphère de chacune est aussi unique que saisissante. Il y a beaucoup à voir dans ce déploiement de créativité qui suscite plus de perplexité que de chaleur. Les illustrations volent la vedette à l'histoire, qui passe nettement au second rang des surprises qui assaillent le lecteur. Que diront les enfants devant ces illustrations? C'est ce qui reste à découvrir. N'est-ce pas pour eux qu'a été fabriqué cet album?

A voir également aux 400 coups l'album de Louise Tondreau-Levert et Christine Battuz, *Les Monstres du prince Louis*, dont les illustrations sont toutes peintes sur le même tissu à carreaux. Offrant quelques gros plans inoubliables de monstres pustuleux, comportant quelques images à lisibilité douteuse, l'ensemble réussit tout de même à laisser une impression fort sympathique, pour peu que l'on ne prenne pas l'histoire au premier degré.

MADAME MISÈRE

Texte de François Gravel
Illustrations de Patrick Bernatchez
Les 400 coups,
collection «Billochet»
Montréal, 2000, 24 pages

LES MONSTRES DU PRINCE LOUIS

Texte de Louise Tondreau-Levert
Illustrations de Christine Battuz
Les 400 coups,
collection «Grimace»
Montréal, 2000, 32 pages

Félicitations à Roger Magini finaliste du prix du Gouverneur général pour son roman STYX

Un roman violent et tourmenté, aux perspectives immenses, qui tente de cerner une condition humaine à jamais prisonnière de ses contradictions et de l'indifférence universelle.

acteurs de la pleine LUNE

RÉCOLTE

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

D'AUTOMNE

Stefan Psenak
DU CHAOS ET DE L'ORDRE DES CHoses

POÉSIE
ÉDITIONS DU NORDIR

PRIX TRILLIUM 1998

9,95\$

«La force extraordinaire de cette œuvre ne tient pas en premier lieu au travail formel des mots (...) mais à l'intelligence subtile de la narration. Stefan Psenak trace ici sa plus grande réalisation.» — François Pare

Régrouper des auteurs canadiens-français

BANDES DESSINÉES

Un diable dans la ville sainte

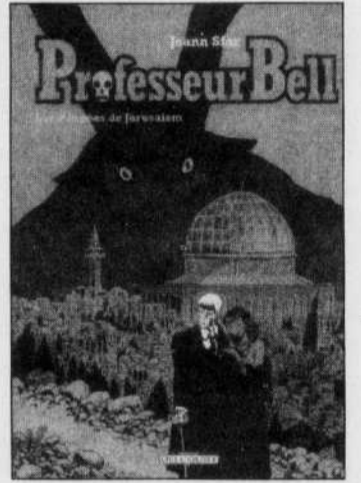
PROFESSEUR BELL - LES POUPÉES DE JÉRUSALEM

Joann Sfar
Delcourt,
Bruxelles, 2000, 48 pages

SPOUTNIK 2

Collectif
Les Éditions de la pastèque
Montréal, 2000, 154 pages

DENIS LORD



Joann Sfar (sexe masculin) se révèle un auteur aussi prolifique que fasciné par l'esotérisme et le fantastique, avec un penchant pour le judaïsme et la kabbale. Ce travailleur infernal n'a pas encore atteint la trentaine en âge mais l'a dépassée en nombre d'albums publiés chez différents éditeurs: *Petrus Barbygère*, *La Fille du professeur*, *Les Potamoks* et *Paris-Londres* ne sont que quelques-uns des récits réalisés par Sfar, en solo ou en tandem, où se bousculent golems, fantômes, vampires et sorciers.

Second titre de la série après le suave *Mexicain à deux têtes*, *Les Poupées de Jérusalem* s'avère hautement d'actualité. Chaque nouveau millénaire, Satan a une semaine pour tenter de sortir de Jérusalem et répandre ainsi le mal dans l'espèce humaine. Pour l'en empêcher, le rabbin Findling doit partager sa foi et son savoir avec le Padre Delpiano et un sage musulman. Il y a mille ans, leurs ancêtres ont réussi à juguler l'aïeul de l'actuel démon en chef. Enfermé dans un puits, il a eu le temps de mourir. «*J'étais la querelle et puis ça s'est calmé. La réflexion et une longue retraite peuvent changer les êtres. Les crimes et autres malveillances me semblent aujourd'hui contre-productifs et épuisants.*» Mais Findling, Delpiano et Daoud pourront-ils répéter les exploits de leurs aînés? Les deux premiers ont été miniaturisés et le troisième n'est qu'un enfant impulsif. Joseph Bell, chirurgien écossais versé en sciences occultes, et son ami le policier Mazock, fin boxeur, viennent à la rescousse.

Les couleurs de Brigitte Findakly (également collaboratrice de Trondheim) se marient à merveille aux hachures et à l'univers gothique de Sfar, très Angletierre fin du siècle dernier, avec Crowley, Victoria et Jack l'éventreur en filigrane. Malgré ces racines graphiques et historiques, le récit est très contemporain, distancié et composite dans les genres, avec une généreuse tranche d'ironie. On adore.

Pendant ce temps, au Québec...

Après quelques difficultés d'ordre financier, la parution de deux albums (*Chère Julia*, de Brian Biggs, et *Paul à la campagne*, de Michel Rabagliati) et d'un collectif, la jeune maison d'édition québécoise La Pastèque

revient à la charge avec un recueil de courts récits de 19 auteurs nord-américains et européens, avec une politique éditoriale qui privilégie le récit d'auteur et l'originalité graphique, à mi-chemin entre les excès de l'underground et le trop vu lasant de la production commerciale. En bref, un album qu'on n'a pas à ranger dans l'étagère du haut de sa bibliothèque, rapport aux mômes, mais qui s'éloigne résolument de Thorgal et autres Largo Winch.

Dans le format et dans le parti pris esthétique, *Sputnik* semble inspiré de la légendaire revue américaine *Raw*, avec moins d'audace, et présente une belle palette d'auteurs aux styles et univers variés, de Leif Tande à Virginie Faucher en passant par Jimmy Beaulieu et Stéphane Jorish. On y fête deux retours, celui de Benoît Joly, qui a complètement changé son style depuis l'album *Exit*, et celui d'Albert Chartier, vétéran de la bande dessinée québécoise, né en 1912, créateur d'Onésime. Étrange de constater la parenté esthétique qui l'unit à Rabagliati malgré le fossé des générations. Chose rare pour un collectif, tout est à peu près d'un niveau égal, rien ne détonne.

Par contre, si l'image est joyeusement célébrée dans *Sputnik*, côté scénario, l'ennui est de rigueur. On tourne les pages en attendant le déclin, mais rien ne se produit. On reste médusé devant tant de vacuité et le livre nous tombe des mains. Tanitoc qui adapte une chanson de Tom Waits, *Goin' Out West*, c'est joli mais inutile; le pastiche-hommage à Michel Vaillant et Steve McQueen de Jimmy Beaulieu tient beaucoup de l'exercice de style. Quant à *Photomaton*, c'est ce que j'ai vu de plus mauvais à ce jour de Pascal Rabaté, qui a donné le magistral *Ibicus*. Ça et là, des histoires approximatives qu'on n'a jamais sûr d'avoir comprises. Pour un périodique qui s'autoproclame pompeusement «*la revue de bandes dessinées*», il reste beaucoup à faire, ne serait-ce que d'offrir des notices bibliographiques sur les auteurs.

lordd@caramail.com

LES ARTS
ARTS VISUELS

Pierre Huyghe ou l'art de la reconstitution

THE THIRD MEMORY
BLANCHE-NEIGE, LUCIE
Pierre Huyghe
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 7 janvier 2001

SONIA PELLETIER

On peut voir actuellement, au Musée d'art contemporain de Montréal, le travail vidéographique de deux artistes émrites en ce domaine. Quoique diamétralement différentes dans leurs propos et leur impact, leurs œuvres ont en commun d'exiger du spectateur des lectures plus soutenues afin de saisir tout le processus inhérent à chacun des projets. Pierre Huyghe travaille essentiellement l'image issue du champ cinématographique, mettant des dispositifs en rapport étroit avec le spectateur, tandis que Muntadas présente trois installations dans lesquelles les images vidéo ou photographiques portent un message d'allégeance plus politique et critique sur les médias, notamment la télévision. Nous reviendrons ultérieurement sur son œuvre, qui à jusqu'ici fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde.

Pour l'artiste français Pierre Huyghe, il s'agit d'une première exposition solo au Canada. Elle a été conçue et organisée par le Centre Pompidou, Musée national d'art moderne/Centre de création industrielle à Paris. La démarche de Huyghe consiste à jouer avec la photographie, la vidéo et le cinéma, à en altérer le résultat pour mieux interroger et transformer à leur tour la position et le statut du spectateur. Ce travail s'élaborant sur et avec l'image, tant dans la réalité de sa représentation que dans sa structure, a fait naître auparavant les projets *Sleepwalking* (1998), *L'Éclipse* (1998), *Les Inciviles* (1995) et *Remake (Fenêtre sur cour)* (1994-95).

Pour cette exposition, le musée présente deux pièces dont la principale se retrouve en deux salles. La première donne à voir des éléments de contenus média-



GEORGES MEGUERDITCHIAN

The Third Memory, installation audiovisuelle de Pierre Huyghe.

tiques ayant inspiré et servi au projet *The Third Memory* (2000). Sur un mur, en entrant, on peut voir une affiche promotionnelle du film *Dog Day Afternoon*, réalisé en 1975 par Sidney Lumet et dans lequel Al Pacino assurait le rôle principal. En face, une série de dix agrandissements d'articles de journaux faisant la une sur un vol de banque célèbre datant du 22 août 1972 à Brooklyn témoigne vivement du fait. Au fond de cette même salle, on peut visionner une vidéo qui relate une interview dans le cadre de l'émission américaine *The Jeanne Parr Show*, dans laquelle on apprend que le voleur, John Wojtowicz, a commis cet acte afin de pouvoir payer une opération de changement de sexe à son amoureux. C'est donc à partir de ce fait divers, pour le moins peu banal et audacieux — lors de la prise d'otages des employés ayant suivi le vol, une négociation a eu lieu avec la police du FBI et l'information rapportée par la ABC News a interrompu le discours de Nixon durant la convention

de Miami —, que Huyghe reconstitue une installation audiovisuelle.

À partir de tous ces éléments, le spectateur deviendra vite un «interprétant» quelque peu confondu et pris au cœur d'une situation ambiguë, d'emblée lorsqu'il sera confronté, dans l'autre salle, à la réinterprétation du scénario du film *Dog Day Afternoon*, inspiré de ce fait historique. Un tournage récent remet en scène John Wojtowicz, qui devient ici un acteur d'une fiction en reprenant le (son) rôle d'Al Pacino. Cette ex-

tension au film, mariée aux documents d'archives vidéographiques et cinématographiques, permet une expérience de réception et de réflexion critique intense, renvoyant à la plus que jamais actuelle *Société du spectacle* de Guy Debord. «Pierre Huyghe interroge la corrélation entre la réalité filmique, la réalité comme mémoire et la réalité construite par les médias. À la fois acteur, narrateur, spectateur, figurant et metteur en scène, John Wojtowicz fait resurgir et s'entrecroiser la mémoire du vécu, la mémoire de fiction et la mémoire de l'imaginaire.»

En interrogeant ainsi la position du spectateur face au médium, Huyghe réussit également par ses interventions à dépasser ce qui est, par entendement général, associé au champ proprement artistique et contemporain.

Pour compléter cette présentation, on pourra voir une autre œuvre vidéographique, bien que de plus courte durée, tout aussi intéressante en ce qu'elle induit elle aussi un propos relatif à la réappropriation d'un aspect identitaire du sujet. Il s'agit de *Blanche-Neige, Lucie* (1997). Dans cette vidéo, Lucie Dolène (voix française de Blanche-Neige) raconte son expérience de travail — plus ou moins difficile et fastidieuse par moments — avec l'entreprise américaine Disney. Nous sommes loin du conte enchanteur pour enfants. Il est ici question des démêlés de Lucie avec la firme sur la propriété légale de sa propre voix! Voilà bien l'enjeu, et l'entreprendre de Huyghe: «Une invitation à commenter ses propres faits et gestes, à se les réapproprier, à reprendre la parole, à reconquérir sa propre image.»

Mythe et mémoire

Ô NARCISSE, MA SŒUR...
Une installation
de Lorraine Fontaine
Au Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
À Québec
Jusqu'au 7 janvier 2001

DAVID CANTIN

Depuis une quinzaine d'années, Lorraine Fontaine poursuit une recherche artistique où l'identité et la mémoire se recoupent sans cesse. Dans la salle 1 du Musée du Québec, la sculptrice et photographe montréalaise remet désormais en question le mythe de Narcisse grâce à un regard aussi sensuel qu'ambigu. L'installation *Ô Narcisse, ma sœur...* se veut le reflet des étapes successives vers ce territoire imaginaire qui va de l'origine du monde à nos jours. Il est possible de circuler librement dans cette salle où les portes, les colonnades et les panneaux sont les miroirs de la sculpture, de la photographie et de la peinture.

De l'ère primitive à l'âge indus-

triel, Fontaine montre les textures ainsi que les matériaux de l'image insaisissable, celle d'un «passé perturbé» qui dévoile le présent. Avec l'aide de fourrures, de peintures, de bois et de pierres, on entre dans une forêt de signes où la réalité virtuelle imprègne l'évocation tangible. Parcours initiatique, l'installation de Fontaine dévoile l'univers intérieur emprisonné dans ses trois dimensions. Un site d'errances mnémoniques.



SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

L'installation de Lorraine Fontaine au Musée du Québec.

GALERIE BERNARD

JANINE CARREAU

« Vous me pardonnerez de ne pas m'excuser »

(peinture récente)

JUSQU'AU 18 NOVEMBRE 2000

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

GALERIE DE BELLEFEUILLE

Peter Krausz

L'exposition se poursuit
jusqu'au 2 novembre 2000

1367, ave. Greene, Westmount
Tél. : (514) 933-4406
Lun.-sam.: 10h - 18h * dim.: 12h - 17h30

Inauguration du nouvel
espace de la galerie
1407, Saint-Alexandre
Montréal (Québec) H3A 2G3
(derrière Sam The Record Man)
Tél. : 514-866-6272
Fax : 514-866-7284

Samedi 28 octobre 2000
14 h à 17 h

Martin Müller-Reinhart

Espace articulé

Lancement d'une monographie
et lancement du livre d'artiste
À la croisée des chemins
An der Wege Kreuzung
jusqu'au 25 novembre

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

KITTIE BRUNEAU



Œuvres récentes

Jusqu'au 21 novembre 2000

mardi, mercredi : 13 h à 19 h Jeudi : 13 h à 18 h
vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h

Entrée libre

Maison de la culture Rosemont — Petite-Patrie
6707, avenue de Lorimier, métro Beaubien - autobus 18 Est

Ville de Montréal

Renseignements : (514) 872-1730
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Mark Vatnsdal

Œuvres récentes

« Plus que toute autre forme
d'art peut-être, la peinture se
nourit de l'histoire de la peinture,
comme de sa théorie. Le
travail de Mark Vatnsdal en est
un autre exemple. [...] peintures
en partie inspirées des
théories chromatiques de
Johannes Itten et de la tradition
du paysage canadien. »

Stéphane Aquin
Voit

21 octobre au 26 novembre
Vernissage samedi 21 octobre
de 15 h à 19 h

Galerie Art Mûr
encadrement

3429, rue Notre Dame O.
514 933 0711

Aussi ouvert le dimanche

ESPACE D'ART ET D'ESSAI CONTEMPORAINS

INVITATION SPÉCIALE
Clôture du 10^e anniversaire

Lancements

catalogue
Porter le mur comme le masque
Michel Goulet
catalogue
Le cadre, la scène, le site
Panorama de la photographie québécoise
contemporaine

CD-rom et CD-audio
Montréal-Télégraphe
Le son iconographe

Agenda 2001
jeudi 2 novembre à 19 h

OCCURRENCE
460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 307
Montréal H3B 1A7
Info : Lili Michaud, directrice
(514) 397 0236 Téléc. : (514) 397 8974

Le 1^{er} novembre 2000, le Musée d'art contemporain de Montréal rendra hommage au peintre québécois Yves Gaucher. Une cérémonie réunira dans le hall principal du Musée, à partir de 17 heures, des amis et admirateurs de l'artiste qui nous a quitté le 8 septembre dernier. Entrée libre.

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec)
Métro Place-des-Arts
Renseignements : (514) 847-6226



Photo: Richard-Max Tremblay

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

des Galeries d'art du Québec

DU 25 AU 29 OCTOBRE 2000

L'Art à découvrir

Plus de 100 ans d'histoire de la peinture et de la sculpture au Québec

ENTRÉE GRATUITE

SALON NATIONAL

HORAIRE DU SALON :

SAMEDI, 28 OCTOBRE, de 11h à 21h
DIMANCHE, 29 OCTOBRE, de 11h à 17h

INVITATION SPÉCIALE

QUELQUES-UNES DES MEILLEURES GALERIES DU QUÉBEC SERONT PRÉSENTES À CET ÉVÉNEMENT ANNUEL DE PRESTIGE

ACTIVITÉS AU PROGRAMME :

ARTISTES À L'ŒUVRE SUR PLACE, ATELIER DE MODÈLE VIVANT, CONFÉRENCES AVEC AUTEURS D'ŒUVRES SUR L'ART

PRIX DU PUBLIC

NOMBREUSES AUTRES ACTIVITÉS PRÉVUES

PRÉSENCE DU MUSÉE DU BRONZ D'INVERNESS À VOIR AU SALON : QUELQUES ŒUVRES DE LA COLLECTION DE NOTRE PORTE-PAROLE

Jacques Lussier collectionneur et porte-parole du Salon

Cascades SKO LE DEVOIR Echos

350, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal (Québec)
INFORMATIONS / RÉSERVATIONS (514) 844-2133

Novembre : le mois du conte à la Maison des arts de Laval

Jean-de-Bois...
avec Michel Faubert

contes pour les 8 à 88 ans.
Samedi 4 novembre à 19 h.

Billetterie
450.667.2040

LAVAL

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Du piano, du piano, du piano...

FRANÇOIS TOUSIGNANT

GERGIEV - THIBAUDET

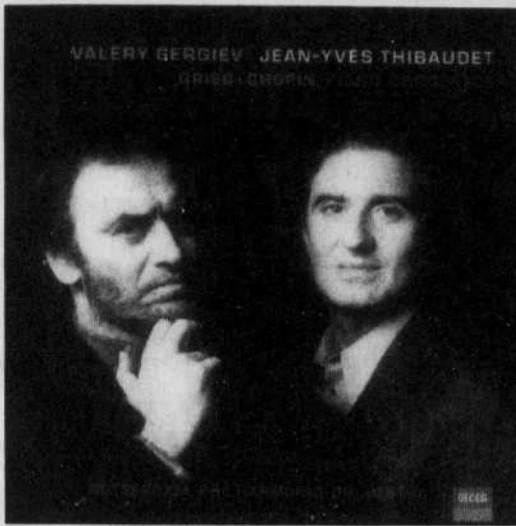
Grieg: concerto pour piano en la mineur, op. 16; Chopin: concerto n° 2 en fa mineur, op. 21. Jean-Yves Thibaudet, piano. Orchestre philharmonique de Rotterdam. Dir.: Valery Gergiev. Decca 467 093-2.

Le concerto de Grieg. Encore? Oui! D'abord pour l'orchestre que Gergiev galvanise. En chef musicien, il tire un jus ignoré de cette partition souvent édulcorée. C'est qu'il doit se mesurer à Jean-Yves Thibaudet. Là, on arrive au prodige. Comment, mais comment peut-on ne pas avoir joué ce concerto ainsi auparavant?

Vous pensiez le connaître, le trouver presque mauvais — ou à tout le moins facile — et ne plus vouloir l'écouter. C'est mon cas, d'où les hésitations que j'ai eues et qui ont fondu comme neige au soleil de juillet en trois mesures. Un grand artiste peut vraiment transformer — ici, j'ouvre une porte à l'étymologie car il faut absolument revenir à la construction originelle du verbe pour pouvoir suivre Thibaudet — et remodeler un concerto à son image.

C'est-à-dire que Grieg n'a pas composé un chef-d'œuvre mais qu'ici ses interprètes prennent son travail comme tel et, sans prétention, trouvent le moyen d'insuffler une telle vie que le concerto devient aussi irrésistible que celui de Tchaïkovski. Brillant, efficace et inspiré. Ce ne sera jamais du Mozart, du Beethoven ou du Liszt, mais c'est de la musique!

Le Chopin est du même tenant. Comme tenue, on est au niveau de ce que Samson François ou Pogorelich ont accompli. La nuance qu'on apprécie vient de l'extrême sensualité de Thibaudet et de la grande énergie — même dans la longueur! — de Gergiev. Reconnaissons-le: pour le chef, ce concerto est ennuyeux. Gergiev, s'ennuyer? Jamais.



Alors imaginez ce que cela peut donner. Le couplage est inusité. D'habitude, Grieg se conjugue avec Schumann — le même la mineur — et le pari, ici, est de souligner une autre parenté. Entre un concerto ordinaire et un autre de génie, la commande est généralement difficile. Dans le cas qui nous concerne, il est hautement remporté.

VOLODOS - LEVINE

Rachmaninov: Concerto pour piano n° 3 en ré mineur, op. 30 et œuvres et arrangements virtuoses de morceaux pour piano divers. Arcadi Volodos, piano. Orchestre philharmonique de Berlin. Dir.: James Levine. Sony Classical SK 64384.

Admirateurs de la virtuosité, jouisseurs de la facilité, voilà le disque qui vous semblera le parangon de la sensiblerie de Rachmaninov. (N'oubliez pas de ne

ter que la pochette présente Rachmaninov, non pas Rachmaninov, comme si le compositeur était aristocrate et oubliant qu'il s'est toujours battu contre cette orthographe fautive; à la rigueur, il faudrait écrire Rachmaninov. La raison pour laquelle une compagnie qui se veut sérieuse fait encore ce genre de bourde aujourd'hui reste un mystère.)

Du beau piano. Sans langueur outrée, un orchestre — le philharmonique de Berlin, rien de moins — et une prise de son assez bonne. Décor campé solidement pour dire que Volodos est un grand pianiste, Levine, un chef efficace, et que le troisième concerto de Rachmaninov est assurément son meilleur. Si vous êtes admirateur, vous allez adorer. Comme les détestateurs vont adorer détester. Tel est le lot de l'intégrité, et on ne peut la nier ici.

Le complément est plus douteux, quoique très efficace pour qui aime ce genre de musique. Car ce n'est que de la musique de pianiste, avec l'accent mis sur le deuxième terme de l'équation. C'est vain, cela cherche à faire de l'épate et n'apporte rien. On a dû mettre cela seulement parce que certains consommateurs de disques aiment voir une durée plus longue sur l'étiquette en pensant rentabiliser leur «investissement». A oublier, malgré les qualités certaines du pianiste.

LORTIE - BEETHOVEN

Beethoven: les trois Sonates pour piano op 31. Louis Lortie, piano. Chandos CHAN 9842.

Juste avant le beajouais, voici le Lortie nouveau. Ah! misère! Pourquoi enregistre-t-il toujours sur Chandos alors qu'il existe tant de meilleures maisons d'enregistrement pour capter le son du piano et les subtilités qu'on peut tirer de cet instrument? Bon, oubliions, c'est l'artiste qui intéresse ici.

Suite de l'intégrale des sonates de Beethoven, dont chaque parution est toujours attendue par d'autres avec zèle, par d'autres avec ardeur. Personne ne

sera déçu. Lortie est vraiment un grand interprète. Le pianiste est devenu chez lui le serviteur de l'artiste. Lortie est devenu un de ces grands qu'on écoute parce qu'ils procurent du plaisir, soit, mais aussi de la vérité, davantage la révélation de ce que sont intrinsèquement ces trois sonates.

Curieuse conjonction: avec son opus 31, Beethoven reconnaissait avoir trouvé son style, sa voix originale, après toutes les recherches précédentes. Avec cet enregistrement de l'opus 31 du maître de Bonn, Lortie arrive à la même croisée dans ce répertoire. Chaque mouvement des trois sonates exige d'être écouté et analysé avec amour et passion. Le premier mouvement de «la boîteuse» est moins drôle qu'il pourrait l'être (l'opus 31 n° 1 est en effet la sonate comique du cycle). Le comique se fait subtil: écoutez autant sa façon de jouer avec le rythme déhanché que la sonorité qu'il provoque. Quant à la cavatine «à la Rossini» du second mouvement, les bras tombent devant ce que personne n'a réussi avant lui. Faites-vous plaisir, écoutez la fraîcheur du rondo final.

La «Tempête» est plus problématique. D'abord à cause de la prise de son. Ensuite parce que telle est l'œuvre. Ici, Lortie se montre maître de l'art du phrasé pianistique, du jeu perlé et de la recherche de sonorité que Beethoven entrevoyait. Seul un grand sait nous faire partager ces grandeurs.

Arrivant à la troisième sœur de cet opus, on se dit que c'est un peu moins accompli que le reste. Pourtant, il faut écouter une deuxième fois, et là, on comprend (c'est l'avantage du disque sur le récital). Une forme de détachement légèrement cynique accompagne les poussées harmoniques, le trait virtuose mesuré se fait critique d'un certain bel canto et d'une certaine technique pour s'intégrer dans une célébration de l'humour et du plaisir irrésistible.

L'opus 31 est probablement le cœur de la monumentale collection des 32 sonates de Beethoven. Lortie semble l'avoir abordé ainsi. Intellectuellement, artistiquement, pianistiquement et techniquement, il s'y est donc surpassé. Faites-vous donc un cadeau.

VITRINE DU DISQUE

Méritoires florilèges

C'EST ICI QUE JE VEUX VIVRE

Marie Michèle Desrosiers
Audiogram (Select)

Sort injuste s'il en est: pour une raison bête comme chou — simple lancement tardif en période record d'encombrement —, ce remarquable enregistrement risque fort de disparaître ni entendu ni connu dans la craque du plancher devenue crevasse. Il serait franchement triste que le p'tit machin de plastique renfermant un travail d'aussi grande qualité échoue dans le gros tas de p'tits machins en plastique tombés de partout cette saison et raclés au râteau dans un racoin des magasins de disques. C'est ici que je veux vivre, premier effort de Marie Michèle Desrosiers depuis le méga-tabac de son album de Noël, n'est certainement pas moins méritoire que le très comparable *Plaisir d'amour* de Marie Denise Pelletier, semblable florilège de chansons d'hier et d'avant-hier, lancé très tôt en saison et bénéficiant depuis de sa bonne fortune: on a déjà dépassé les 30 000 exemplaires.

Opération sauvetage, donc. Cet album est en quelque sorte une profession d'amour pour la chanson québécoise: la «fille de Beau Domme» (indélectible et réductrice périphrasologie) y propose une quinzaine de morceaux choisis. Et bien choisis. On sent le soin apporté, le tri sévère et réfléchi: c'est tout juste si on ne voit pas les longues listes de candidates abandonnées. Pour en arriver à celles-là, pour prendre parti, par exemple, du côté du répertoire anglo-québécois des McGarrigle (*I've Had Enough*, dénichée sur l'album *Trio* de Linda Ronstadt, Emmylou Harris et Dolly Parton) ou de Leonard Cohen (*Suzanne*, en version très proche de celle de Judy Collins), il a certes fallu renoncer à des évidences pure laine.

On n'a pas cherché ici à rééditer des succès ou à profiter de l'aura d'immortelles, manière Johanne Blouin, mais bien à révéler des beautés négligées par le temps: s'il y a un Félix, c'est *Les Perdrix*, mécon-

nue; de Ferland, c'est une oubliée de 1975, *Une peine d'amour*, qui est ramenée à la surface; de Clémence, on découvre — qui peut se targuer de redécouvrir? — *La Ville depuis* (1965), touchante évocation des madames noyant leur chagrin chez Eaton. Les chansons plus connues, elles, sont réquisitionnées à dessein: *L'Étranger* et *L'Âme à la tendresse*, données à la suite, placent Pauline Julien au cœur de l'album, comme si l'interprète signifiait: c'est de là que je viens. Légitime.

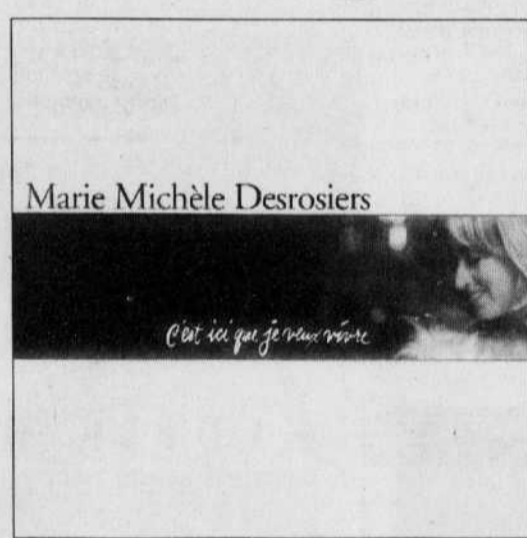
La facture est exquise: les orchestrations ne sont pas du tout pomprières et varient d'ampleur selon la chanson, d'un ensemble de 21 cordes pour *Le Labrador* jusqu'au simple violoncelle pour *I've Had Enough*. Ou pas de cordes du tout pour *Parlez-moi de vous*, donnée en douce bossa par un orchestre délicatement jazzy (avec Lilison Di Kinara aux percussions). C'est tout feutré, prêt à se lover au creux de l'oreille. Idéal disque d'automne et d'hiver, à mon sens: un feu virtuel dans une cheminée imaginaire accompagnera chaque écoute. Estampille: bon pour durer toujours.

Sylvain Cormier

CHANSONS DRÔLES DE D'AUTRES

Crampe en masse
Disques Leïla (Select)

Quoi de plus naturel pour les Simon and Garfunkel du comique chanté et rimé de prêter hommage aux rengaines rigolotes d'antan: à ma connaissance, l'idée est neuve. Et bonne. Ghyslaine Dufresne et Mathieu Gratton ont ratissé extrêmement large, ne négligeant aucun classique local: place est faite à *La Chanson très vulgaire* des Cyniques, *Les Fesses* d'Yvon Deschamps, *C'est Noël* de Paul et Paul, mais aussi à l'inconnue au bataillon *Yaya je ne suis pas tout à moi des Jérôlas*. Les incontournables de leur génération — les 25-35 ans — ne sont pas contournées non plus, d'un air de *Passe-Partout* (ridicule mais in-



oubliable *Zigzag*) à l'une des plus craquantes créations de RBO (*Le Trou*).

Ce n'est pas tout. Ces «deux humoristes désespérés qui cherchaient des chansons pour mettre sur leur album» (tel qu'avoué dans le livret) ont vraiment fait des trouvailles. Il y a là-dessus une stupéfiante bêtise signée Nougara dont titre et texte entier sont presque de même longueur: *Les Pantoufles à papa*. Texte intégral: «Où sont passées mes pantoufles?», répété ad nauseam. De fait, c'est farci de choix heureux: les Charlots fournissent deux rengaines (*Ouvre la fenêtre*, *Si tous les cocus*), l'onc' Pluplu est pris à partie (*Le Tango des concaves*), le génial et regretté René Goscinnny est dûment échantillonné le temps d'un pot-pourri *Astérix* (y compris *Le Lion de Cléopâtre*), et ainsi de suite.

Les compères — pas mauvais chanteurs au demeurant, capables de contrepoints harmoniques assez ambitieux — ne peuvent évidemment pas s'em-

pêcher de relever au moins une chanson grossière-ment cochonne: c'est *La Petite Grenouille*, chef-d'œuvre d'un certain André Guitart, qui s'y colle. Il ne manque à mon bonheur qu'une chanson grivoise française du début du siècle (c'est beaucoup demander) et, oublié moins pardonnable, la version politique de *Patof Blou*. Notez qu'il y a une surprise après la fin officielle du disque: une leçon de dactylo. Bon test. Si vous y survivez, c'est que vous avez vraiment de l'humour.

S. C.

(BREACH)

The Wallflowers
Interscope (Universal)

Parmi les sorties attendues de l'automne rock planétaire (Radiohead, Madonna, U2), le nouveau Wallflowers était déjà promis au sommet dès août par les observateurs: œuvre majeure d'un Jakob Dylan plus assumé, donc moins héritier du paternel, annonçait-on. On avait raison au moins sur un point. C'est en effet du rock de guitares qui rappelle moins papa Bob mais plus que jamais ses enfants putatifs: la plupart du temps, on dirait du Springsteen, ou alors du Mellencamp, voire du Jackson Browne. Cela ne fait pas de (*Breach*) l'œuvre majeure scandée mais du bon travail en terrain, non pas de famille, mais certainement familial. Moi, j'aime ça, vous vous en doutez bien: j'écoute la springsteennienne *Hand Me Down*, la splendide ballade *Witness* (très Tom Petty dans le genre) ou la bodylannienne *Mourning Train* (il en faut une pour justifier les gènes, orgue Hammond compris), et je suis instantanément transporté à l'endroit le plus confortable du monde. Oui, dans l'auto, avec encore un peu plus de musique de route dans la boîte à gants. Comme s'il en manquait. Et si la redondance n'était pas totalement un défaut?

S. C.

DERNIERS JOURS

28 septembre | 29 octobre

Palais du Commerce, 1650 rue Berri, métro Berri-UQAM
Tous les jours de 12h à 20h, la billetterie ferme à 19h, (514) 288-0811
Centre international d'art contemporain de Montréal • www.ciac.ca

BI

LA BIENNALE DE MONTREAL 2000

ARTS VISUELS | VIDÉOS | FILMS | ARTS ÉLECTRONIQUES | ARCHITECTURE | PERFORMANCES

CONCOURS INTERNATIONAL D'ARCHITECTURE DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE DU QUÉBEC | CONCOURS JEUNES CRITIQUES EN ARTS VISUELS

Logos of sponsors: la Collection, Québec, La Grande Bibliothèque du Québec, Le Japon Foundation, The British Council, etc.